

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

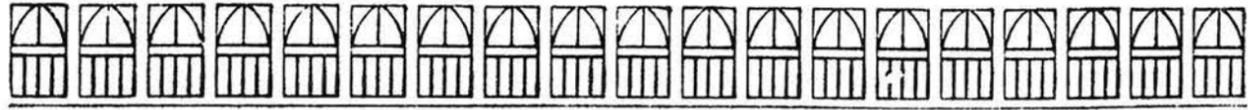
	Pages.
RAYMOND MORTIMER..... L'influence de la France sur la littérature anglaise.....	267
ALEXANDRE KOYRÉ..... J.-A.-N. Condorcet.....	282
ROBERT KEMP..... <i>Hamlet</i> , traduit par André Gide et joué par Jean-Louis Barrault.....	312
TAHA HUSSEIN..... L'Arbre de misère (<i>fin</i>).....	316

CHRONIQUE DES LIVRES

JEAN DUPERTUIS



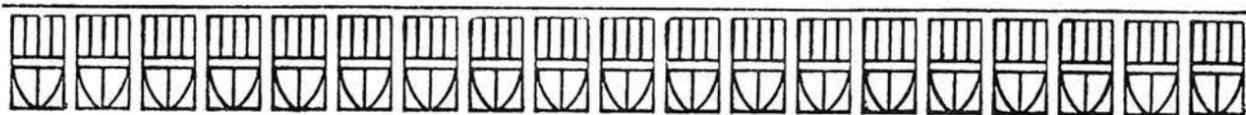
ÉGYPTE : 12 PIASTRES

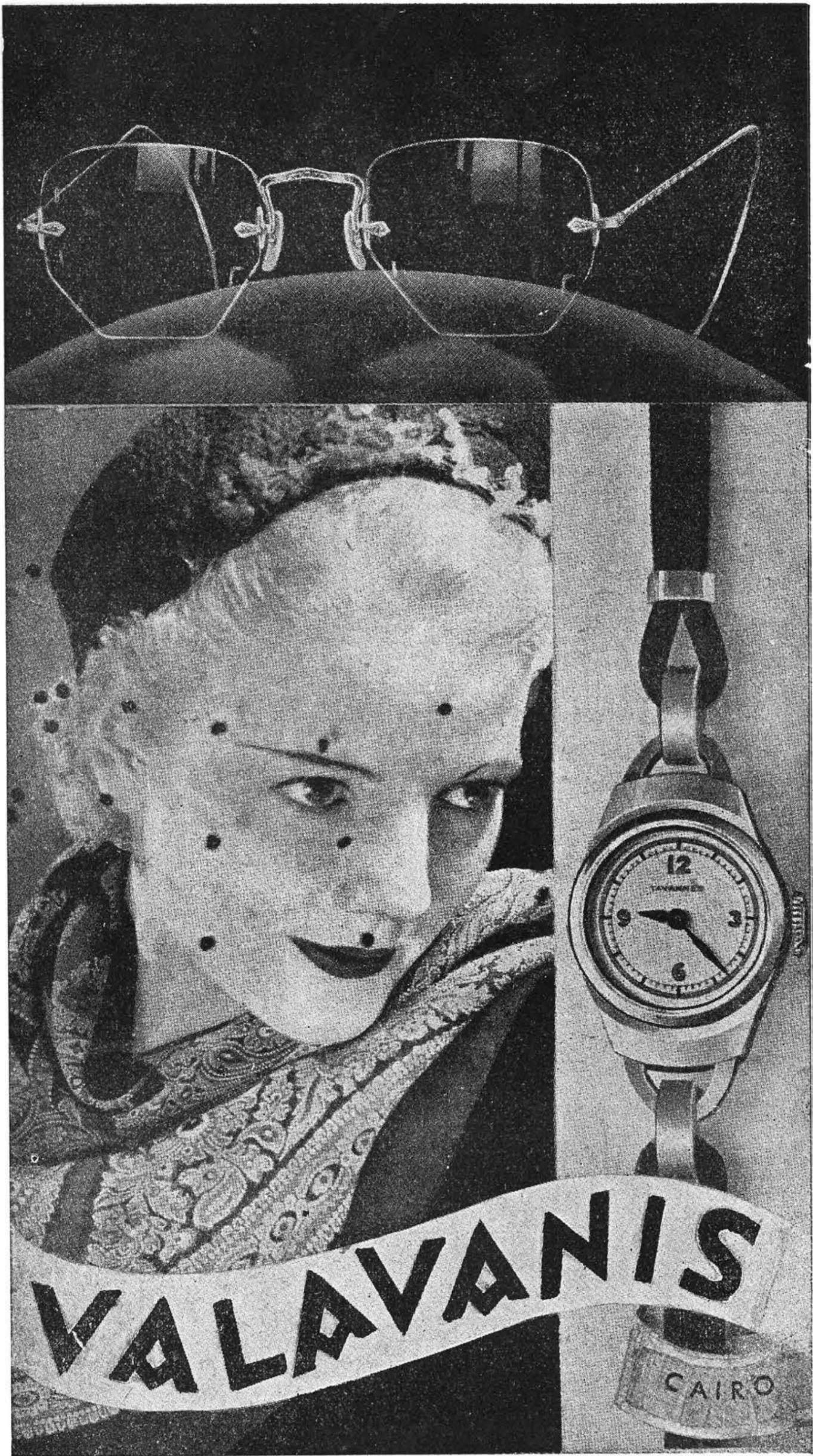


A NOS LECTEURS.

⊙ *La Revue du Caire* s'est assuré la collaboration de plusieurs écrivains et savants les plus notoires de France, d'U.R.S.S. et de Grande-Bretagne.

⊙ Ainsi, à ses fidèles abonnés et lecteurs, *La Revue du Caire* est heureuse d'offrir la primeur d'articles inédits signés des plus grands noms de l'Étranger, à côté de sa collaboration habituelle d'Égypte et d'ailleurs, qui groupait déjà les talents les plus autorisés.





CHEMILA

nouveautés

le caire · paris

LA REVUE DU CAIRE

L'INFLUENCE DE LA FRANCE SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Si j'ai choisi pour sujet l'influence de la France sur la littérature anglaise, ce n'est pas seulement parce que cette influence a été très forte et très bonne. C'est que je crois profondément à son importance future. L'amitié entre nos deux pays, nos deux peuples, est la cause que j'ai le plus à cœur. De cette amitié — j'en suis convaincu — dépend l'avenir de notre culture, je dirais même de notre civilisation. Toute rivalité entre nos deux cultures me paraît une sottise. Et c'est fort de cette idée que je m'adresse particulièrement à ceux qui peuvent partager ma conviction. Puisque je n'ai pas l'honneur d'être savant, il ne faut pas attendre de ma part une dissertation docte fondée sur des recherches originales. C'est un amateur qui ose parler de certains écrivains qu'il aime. Et j'ai peut-être un titre à l'indulgence que n'ont pas toujours les érudits. Quand je lis les grands maîtres — et je lis toujours autant de français que d'anglais — je vois derrière chacun d'eux ce pays de France, ce peuple de France, que je chéris depuis toujours. Les jours les plus heureux de ma vie se sont passés dans les villes et les villages, sur les routes, aux bords des fleuves et des rivières de France. Joachim du Bellay me rappelle la douceur angevine, Brantôme la petite ville dont il fut seigneur, un des endroits les plus charmants que je connaisse. Louise Labé me fait revoir le Lyonnais.

Si j'ouvre *Télémaque* — et, il me faut avouer, je l'ouvre rarement — je reconnais les bords de la Dordogne, que j'aime tant. J'ai fait des pèlerinages à Ferney, aux Charmettes, et à Ermenonville. Lamartine me rappelle la Bourgogne et le lac du Bourget. En lisant Balzac je pense à sa triste enfance dans cette ville ravissante qu'est Vendôme, où je revisite les rivages de la blonde Loire. Stendhal m'amène à Grenoble, George Sand à la vallée de la Creuse, Gérard de Nerval à la forêt de Compiègne. J'ai lu Mallarmé près de sa petite maison de Valvins. Barrès me parle de Nancy et de la Lorraine, Proust me fait sentir les aubépines de la Normandie; la poésie exquise de Paul Valéry reflète l'azur au-dessus du jardin du Peyrou à Montpellier, et quand je lis François Mauriac, qui est pour moi le plus grand des romanciers vivants, mon souvenir voyage dans les environs de Bordeaux, parmi les vignobles ensoleillés et les pins des Landes.

J'en viens maintenant à ce qui fait l'objet de ces méditations : l'influence que la France a exercée sur la littérature anglaise, une influence persistante et entièrement heureuse.

On dirait que la Manche a été un lien plutôt qu'une barrière. D'ailleurs nos aïeux pouvaient aller à pied de Douvres à Calais, car la mer n'est intervenue que longtemps après l'apparition de l'homme dans nos deux pays. Je dois dire, par parenthèse, qu'il existe en Angleterre beaucoup de restes paléolithiques mais aucune de ces peintures telles que je les ai admirées dans les grottes du sous-sol français, où une certaine suprématie dans le domaine de la peinture s'est manifestée dès la préhistoire. J'aime croire qu'à la même époque les hommes de chez nous faisaient de la poésie.

Mais passons au déluge. La première date historique qu'apprend un enfant anglais c'est mil soixante-six, Guillaume le Conquérant. Ce rusé Normand fut, Dieu merci! le dernier envahisseur de l'Angleterre à atteindre son but. Mais de cette invasion nous n'avons qu'à nous féliciter. Ses prédécesseurs

romains avaient bien laissé quelques traces de leur civilisation. Les faisans qu'aiment tirer nos chasseurs descendent des oiseaux qu'ont amenés les colons de César pour embellir leurs jardins. Après le départ des Romains la nuit retomba. L'invasion normande a replacé l'Angleterre dans le courant de la civilisation européenne. Nos cathédrales romanes sont modelées sur les grandes abbayes de Caen et de Jumièges. Pendant presque un siècle et demi, nos rois et notre noblesse furent purement français de culture. Les guerres franco-anglaises du moyen âge furent en vérité des guerres civiles entre les seigneurs français qui possédaient l'Angleterre et les seigneurs français qui possédaient l'Ile-de-France. Notre roi Henri II régnait sur la Normandie, le Poitou, l'Aquitaine, la Gascogne et la Guyenne, c'est-à-dire sur plus de la moitié de la France moderne. Richard Cœur-de-Lion allait rarement dans son île. C'était la partie de ses terres qu'il prisait le moins. Il ne savait pas parler anglais. Il fut troubadour. — Berton le Bon, comme on le sait, était un de ses intimes : « O Richard, O mon roi ! » A cette époque il y avait bien une littérature anglaise, mais elle était morne et rude. Pour la comprendre, un Anglais moderne doit faire des études spéciales.

Tout d'un coup au xiv^e siècle arrive un poète qui pour ainsi dire invente la langue anglaise telle que nous la connaissons. Il lui ajoute un très grand nombre de mots français, il la rend maniable, gracieuse, musicale et nuancée. Ce poète est Chaucer, l'auteur des *Contes de Canterbury*. Il avait été en France ; d'abord comme soldat, et il fut fait prisonnier ; ensuite comme diplomate. Il commença sa carrière littéraire en traduisant le *Roman de la Rose*, et en imitant les poèmes de Guillaume de Machaut. Ainsi introduisit-il les formes prosodiques et surtout le vers décasyllabique qui est devenu pour nous ce qu'est en France l'alexandrin. L'Angleterre a gardé en quelque sorte pour rythme majeur celui de la *Chanson de Roland*. La France a appris à Chaucer à chérir

la forme, et par les fabliaux elle lui a découvert les possibilités du réalisme. Voilà peut-être les dons les plus magnifiques que nous devons à la France. Mais je dois ajouter que Chaucer a fait beaucoup mieux que ses maîtres. Il était poète de génie.

L'époque moyenâgeuse est bien plus glorieuse pour la France que pour l'Angleterre, qui restait un pays « provincial ». Nous n'avons ni un saint Bernard ni un Abélard. Nos cathédrales ne se comparent pas avec les églises de France, notre peinture et notre sculpture gothiques sont médiocres. Mais, nous avons Chaucer. On pourrait l'appeler le premier homme des temps modernes. C'est un portraitiste remarquable, qui sait marquer dans les individus les signes de leur classe et de leur métier. Rien de convenu dans son amour de la nature. Il fonce toujours sur le réel. Je ne vois vraiment qu'un poète qui lui ressemble, et c'est un Français, La Fontaine. En plein moyen âge, Chaucer est humaniste et sceptique à un degré extraordinaire. On peut déjà voir en lui cette méfiance des dogmes, j'allais dire des idéologies, cette aversion pour tout fanatisme, qui reste, vaille que vaille, un trait caractéristique des Anglais. On dirait que nous sommes des empiristes nés. Nous avons produit peu de saints, pas de Jeanne d'Arc, pas de Bernadette. Et d'autre part aucun Calvin, aucun Robespierre, aucun Karl Marx. Nous avons un sens très aigu de la moralité, souvent même excessif parce que nous l'appliquons hors de propos. Mais nous n'aimons pas tirer d'une doctrine ses conséquences logiques dans le domaine de l'action. On dirait que toute notre provision de mysticisme se verse dans la poésie. Par son respect pour le bon sens, Chaucer ressemble à la fois à Shakespeare et au premier Anglais venu.

Chaucer est mort en 1400, et pour cent quatre-vingts ans la littérature anglaise n'a rien fait de merveilleux. Le xv^e siècle ne donne que Mallory, l'auteur de la *Mort d'Arthur*, collection d'histoires chevaleresques établies d'après des romans français.

C'est un livre charmant, le premier livre anglais en prose qu'on peut lire avec plaisir. Ainsi sommes-nous redevables à l'influence française tant de notre premier prosateur que de notre premier grand poète.

L'époque élizabéthaine, gloire suprême de notre littérature, débute avec le premier livre de Spenser en 1579. Il doit quelque chose à Marot, bien davantage à la Pléiade, et surtout à Joachim du Bellay. Nos lyriques élizabéthains s'apparentent très étroitement aux poètes de la Pléiade. L'esprit des deux écoles est identique. Un Anglais apprécie sans effort Ronsard et ses amis — il s'y trouve en pays de connaissance. En revanche, pour aimer Corneille et Racine, Lamartine et Alfred de Vigny, il lui faut un effort et de longues études. Ce n'est qu'avec Nerval et Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, que l'Anglais se retrouve à même de comprendre spontanément la poésie française. Ronsard, du Bellay, Jodelle, Desportes et Maurice Scève ont exercé une influence profonde sur les poètes anglais. On a même découvert que certains poèmes qu'on prenait pour originaux sont en réalité des traductions.

On ne sait pas jusqu'à quel point Shakespeare savait le français, mais pour ma part je crois que lui aussi a lu avec profit les poètes de la Pléiade.

Et cela nous amène à Montaigne. Il a joui chez nous d'un succès immédiat et prodigieux. Les *Essais* furent traduits sans délai par un certain Florio, fils d'un émigré florentin. Bacon a anglicisé le mot « essai » et s'est modelé dans ce genre littéraire sur Montaigne. Ce qui est plus important, Shakespeare a lu la traduction de Florio et s'est trouvé avec Montaigne des affinités profondes.

Il y a des personnes qui croient que Bacon a écrit les œuvres de Shakespeare. Cette hypothèse pourrait justifier l'idée traditionnelle que les Anglais sont tous des fous. Mais je dirai d'abord que ce fut un Américain qui le premier émit

cette idée saugrenue. J'ajouterai qu'un Belge a attribué les œuvres de Shakespeare au Comte de Rutland, et qu'un Français, oui, un Français, le Professeur Lefranc, du Collège de France, a bien voulu les donner au Comte de Derby. D'où il apparaît que les Anglais ne détiennent pas le monopole des idées folles. Pourquoi faut-il que le créateur de *Hamlet* ait été un lord? Autant que je sache, on accepte que *Phèdre* ait été écrit par un bourgeois. Personne n'a attribué les œuvres de Racine au Duc de Luynes ou même au Duc de la Rochefoucauld. Évidemment nous ne sommes pas très bien documentés sur la vie de Shakespeare. Mais le dramaturge rival, Ben Jonson, le connaissait bien et en a parlé avec un mélange d'admiration et de jalousie. Nous savons d'autre part que Shakespeare fut fils d'un gantier prospère, et qu'il dut épouser à la hâte une femme dont il allait avoir un enfant. En fait ce furent des jumeaux. Il s'est fait acteur et pour ainsi dire actionnaire d'un théâtre. S'y étant fait une honnête fortune, il se retira dans sa ville natale, et n'écrivit rien pendant ses dernières années. D'habitude les grands écrivains continuent à travailler jusqu'à leur mort même quand l'inspiration leur fait défaut. Il y a trois exceptions insignes et mystérieuses — ce sont Shakespeare, Racine et Rimbaud.

La traduction de Montaigne parut à l'époque où Shakespeare préparait *Hamlet*, et c'est surtout dans les discours et les monologues du Prince de Danemark que nous trouvons une philosophie calquée sur celle de Montaigne. Hamlet déteste la guerre, et de façon générale toute forme de violence. Il aime Horatio, parce que cet ami n'est jamais esclave de la passion. Hamlet parle de lui tout à fait comme Montaigne parle d'Étienne de la Boétie. Il ne se fie à aucun parti pris. Il n'est jamais simpliste, il envisage même trop clairement le pour et le contre. Regardons maintenant quelques phrases de Montaigne. D'abord il y a l'essai : « Que le goust des biens

et des maux despend, en bonne partie, de l'opinion que nous en avons». Et voici Hamlet : « There is nothing either good or bad, but thinking it so ».

Encore un extrait de Montaigne qui pourrait être de Hamlet :

« Quand je me confesse à moi religieusement, je trouve que la meilleure bonté que j'aye a de la teinture vicieuse... L'homme, en tout et par tout, n'est que rapiècement et bigarrure. »

Et encore :

« A l'avanture, est la mort chose indifférente, à l'avanture désirable... Si c'est un anéantissement de notre être, c'est encore amendement d'entrer en une longue et paisible nuit. Nous ne sentons rien de plus doux en la vie qu'un repos et sommeil tranquille et profond, sans songes. »

Nous retrouvons ce sentiment dans le plus célèbre monologue de Hamlet, celui qui commence par « Être ou ne pas être ».

To die ; to sleep ;

No more ; and, by a sleep to say we end

The heart-ache and the thousand natural shocks

That flesh is heir to, 'tis a consummation

Devoutly to be wish'd.

L'on dira peut-être que ce sont là des lieux communs que Shakespeare a pu trouver aussi bien dans les stoïciens romains, Sénèque, par exemple, que dans Montaigne. D'accord. Mais ce ne sont pas que les sentiments, c'est le ton qui rappelle Montaigne sans méprise possible. De plus, je désire signaler un détail que je trouve probant. Florio dans sa traduction rend le mot « anéantissement » par « consummation » — c'est-à-dire par le mot peu usité que nous retrouvons dans le monologue. Si j'insiste sur cette influence, c'est que pour nous Shakespeare est un dieu, et Hamlet sa création la plus

divine. Admirons donc Montaigne d'avoir aidé à la réalisation de ce miracle. Je crois que les *Essais* ont pour ainsi dire cristallisé dans l'esprit de Shakespeare des idées qui lui étaient innées et très chères.

Un Allemand, assez clairvoyant pour remarquer cette influence de Montaigne, en a apprécié très différemment le sens. En 1871, Herr Stockfeld a publié un livre intitulé *Hamlet, ein tendenzdrama Shakespeares gegen die skeptische und cosmopolitische Weltanschauung des Michael de Montaigne*. C'est-à-dire : Hamlet, pièce à thèse de Shakespeare contre la philosophie sceptique et cosmopolite de Michel de Montaigne. Ce livre tente de démontrer que la mort d'Hamlet est sa punition pour avoir été internationaliste et mauvais protestant. Comme exemple d'un esprit faux, on ne peut guère mieux trouver que Herr Stockfeld.

Shakespeare partageait certainement les idées qui choquent cet Allemand. Le prince de Danemark est le fils de son esprit qu'il a le mieux aimé. *Hamlet* est la tragédie d'un homme trop civilisé pour son milieu. A cet égard Shakespeare, comment en douter, lui ressemblait.

L'Angleterre d'Élisabeth fut bien moins raffinée que la France de Henri III. Un livre avait paru à Paris en 1571 intitulé *Les Épithètes* — et voici la liste des qualifications qu'il attribue aux Anglais : « Blonds, outrecuidiz, ennemis des Français, archers, mutins, coués, belliqueus, anglo-saxons, superbes, rouges, furieux, hardis, audacieux. » En voilà du secours pour le chercheur du mot juste ! Mais contre « coué » je proteste. J'ai cherché dans le Littré ce que *coué* veut dire, et j'ai trouvé « pourvu d'une queue ». Les contemporains de Shakespeare ont pu être rouges et ennemis des Français, mais ils ne furent pas caudifères. J'alléguerais même que Montaigne les aurait trouvés moins furieux que leurs contemporains français. Nous n'avons pas eu de guerres de religion ; nous allions nonchalamment au prêche sous Édouard VI,

à la messe sous Marie, au prêche de nouveau sous Élisabeth. Peu de martyrs. L'Anglais moyen n'attachait pas grande importance aux dogmes. De même, notre guerre civile du xvii^e siècle fut la moins atroce de toutes les guerres civiles. Deux armées de gentilshommes se promenaient à cheval et s'entretuaient avec grande courtoisie ; et pour cette raison que le roi était vraiment trop entêté, on lui coupa la tête. Mais on apprécia peu la dictature puritaine de Cromwell, et après sa mort on fit revenir de France le roi Charles II. La Restauration, elle aussi, fut accomplie d'une façon peu vindicative. Milton avait été secrétaire de Cromwell et avait écrit une défense du régicide. Les royalistes triomphants ne l'inquiétèrent pas, et à cette tolérance nous devons le plus beau poème de notre littérature, *Le Paradis perdu*. Trente ans plus tard nous avons fait notre grande Révolution et expulsé le dernier Stuart sans verser une seule goutte de sang.

Je raconte cela pour expliquer pourquoi Montaigne a toujours été l'écrivain français que les Anglais aiment le mieux. Son bon sens, sa haine des querelles et des intransigeances, son « humour » comme son « humeur » répondent parfaitement aux goûts du lecteur anglais. Montaigne croyait avoir du sang anglais. Il paraît qu'il se trompait, mais nous aimons reconnaître en lui nos qualités nationales. Shakespeare, de la même façon, a les pieds solidement posés sur la terre. Il aime intercaler des scènes comiques dans ses tragédies parce qu'il croit autant au gros bon sens qu'aux élans de l'imagination poétique. C'est un Eschyle doublé d'un Montaigne.

La Restauration de Charles II a inauguré l'époque où les influences françaises ont eu le plus d'importance chez nous. Plusieurs de nos poètes étaient des courtisans qui s'étaient réfugiés en France. Malheureusement ils en sont revenus un peu trop tôt, c'est-à-dire en 1660, juste avant l'épanouissement du Grand Siècle français. Mais peu à peu tous nos

écrivains se firent disciples de la France. Le grand Dryden, poète, dramaturge et critique, a beaucoup appris de Corneille, de Molière, de Boileau. Le couplet devint la mesure favorite de nos poètes, remplaçant les vers blancs de Shakespeare et de Milton. A la suite de Dryden, toute une école de dramaturges faisait des comédies mondaines et cyniques, Wycherley, Vanbrugh, Etheredge, Farquhar et Congreve. Les personnages sont des courtisans roués qui séduisent les femmes des bourgeois en faisant assaut d'esprit. Congreve surtout est remarquable par son style exquis. Si quelquefois il est redevable à Molière, il devance la finesse de Marivaux. Ce que ces écrivains de la Restauration ont pris à la France c'est la politesse de cour et de salon, une politesse, il faut dire, qui souvent manque de cœur. Congreve est né quatre ans avant la mort de Milton — mais on dirait qu'ils furent séparés par des siècles et des océans. Il renchérisait sur ses modèles français.

Dans la génération suivante, l'influence du Grand Siècle s'affermi chez nous, tout en s'embourgeoisant quelque peu. Il n'est pas facile de donner de l'esprit français une définition qui embrasse Rabelais aussi bien que Racine, et Châteaubriand que Voltaire. Même sous la discipline du Grand Siècle, les écrivains demeurent individuels. Qu'est-ce que La Fontaine a en commun avec Corneille ? — ou Molière avec Bossuet ? Eh bien, il ne faut pas hésiter à le dire, ils ont en commun la préoccupation de la nature humaine, la recherche continue de la clarté, le souci infatigable de la forme. Et voilà ce qu'ils ont enseigné aux Anglais, qui avaient bien besoin de cette leçon.

Ceux-ci l'ont apprise avec sollicitude et intelligence. Les quarante premières années du XVIII^e siècle constituent chez nous l'époque littéraire que nous nommons « Augustan Age », siècle d'Auguste. L'équivalent anglais du Grand Siècle vient plus tard, après la grande révolution qui a détruit une fois

pour toutes la monarchie absolue. On le voit, si nous sommes retardataires en lettres, nous sommes des précurseurs en politique ! La littérature de cette époque dérive simultanément des littératures latine et française. Addison en est le prosateur qui cherche à dégrossir les Anglais en enseignant une morale honnête par un style aussi élégant que simple. Il représente la haute bourgeoisie qui est en train de devenir puissante ; il est éclairé, conformiste, modéré, très soucieux de la bienséance — enfin il a quelque chose d'un Monsieur Guizot avant la lettre. Le grand poète de l'époque c'est Pope, poète qui n'a rien à voir avec Shakespeare ou Milton, poète moraliste, critique et satirique, pour tout dire le Boileau anglais. Mais s'il a beaucoup appris de Boileau, Pope — je le dis sans hésitation, car Sainte-Beuve l'a déjà fait remarquer — Pope est bien plus fin, bien plus poète, que son maître.

La poésie suprême de la France, celle de La Fontaine et de Racine, a eu peu d'imitateurs anglais. Sa pureté ne se prête pas à l'imitation. Mais pendant quarante ans nos écrivains se sont soumis à la fêrule de Boileau. Voici ce qu'écrit Pope à ce propos, après les victoires de Marlborough — c'est-à-dire « Malbrouk », le propre ancêtre de M. Churchill :

*We conquer'd France, but felt our victim's charms.
Her arts victorious triumph'd o'er our arms :
Britain to soft refinements less a foe,
Wit grew polite, and numbers learned to flow...
Exact Racine and Corneille's noble fire
Showed us that France had something to admire.*

Pope reprochait à Shakespeare la parole trop facile et la négligence. Lui, il ne se lassait jamais de corriger, de polir, d'affiner ses vers et de concentrer son venin. Aucun autre poète n'a eu la cruauté aussi mortelle et en même temps aussi exquise. Veut-on voir les résultats de ce merveilleux travail ?

Voici quelques vers sur les femmes du monde qui refusent d'accepter la vieillesse, celles qui de nos jours dansent avec des gigolos :

*As hags hold sabbaths less for joy than spite,
So these their merry, miserable night :
Still round and round the ghosts of beauty glide,
And haunt the places where their honour died.
See how the world its veterans rewards ;
A youth of frolics, an old age of cards ;
Fair to no purpose, artful to no end,
Young without lovers, old without a friend ;
A fop their passion, but their prize a sot,
Alive ridiculous, and dead forgot.*

Impossible de traduire ces vers — leur forme est par trop parfaite. Les idées pourraient être de Boileau. Mais Pope a su les vêtir d'une musique qu'on oserait presque comparer à celle de Racine.

Pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle les littératures des deux pays s'influençaient réciproquement. L'Angleterre, si j'ose dire, a commencé à rembourser la France, ce qu'elle a continué à faire. Voltaire avait passé deux ans en exil dans le milieu de Pope et de Swift. Il en est revenu féru des idées anglaises. Il en faisait parade, un peu pour taquiner ses compatriotes. Mais il leur apportait Locke et Newton et même Shakespeare. Un peu plus tard, Richardson et Sterne et les précurseurs anglais du romantisme ont profondément affecté la sensibilité française — il n'y a qu'à lire Diderot pour s'en rendre compte. D'autre part, Le Sage et Marivaux aidaient nos romanciers réalistes, tandis que Montesquieu, Voltaire, Rousseau et les Encyclopédistes agissaient sur nos penseurs. En dehors de Blake, je ne vois guère d'écrivain anglais à cette époque qui n'ait subi des influences françaises. Je signale deux d'entre eux qui ont su s'imbiber de la culture

française d'une façon inouïe. Ce sont Horace Walpole et Gibbon.

Walpole, né en 1717, fils du célèbre homme d'État, est notre épistolier le plus éminent. Homme du monde, grand connaisseur des arts, et arbitre d'élégances, il se sentait chez lui aussi bien à Paris qu'à Londres. Il fut ami de la vieille Madame du Deffand. Elle l'adorait, elle en était éprise, ce qui gênait atrocement le pauvre Walpole. Très malicieux, il craignait le ridicule et la mauvaise langue de ses amis parisiens. Ainsi fit-il brûler les lettres qu'il avait écrites à Madame du Deffand. Mais nous avons seize volumes de sa correspondance en anglais, dans laquelle miroite un esprit délicieusement français. Il était fêru des lettres de Madame de Sévigné et cherchait à gagner une immortalité semblable. En quoi il a réussi. Je ne dirais pas que ses lettres atteignent à la même beauté. Il est plus froid, j'allais dire moins bonhomme que la châtelaine des Rochers. Mais il sait dépeindre avec fantaisie et même avec tendresse tous les petits détails de la vie quotidienne. Il n'étale pas sa sensibilité, mais il en a beaucoup. Sainte-Beuve appelle son esprit « vif, hardi, délicat et coloré ». Walpole enfin représente admirablement le goût, le tact, la finesse et la vivacité qui faisaient la douceur de vivre dans les salons parisiens. Il m'est fort sympathique, car il fut le plus français de mes compatriotes.

A cet égard son seul rival est son ami, le plus grand de nos historiens, Gibbon. L'érudition de Gibbon n'est pas moins remarquable que l'élégance de son style. Il a écrit son premier ouvrage en français ; il n'a habité la France que pendant un été, mais après avoir été membre du parlement, il se retira pour vivre à Lausanne. Sainte-Beuve déclare : « Gibbon est à certains égards un écrivain français, et il a de droit sa place marquée en notre xviii^e siècle. » Ce jugement aurait fait la joie de Gibbon, car il fut aussi francophile que possible. Madame du Deffand fut très attachée à Gibbon. « C'est

véritablement un homme d'esprit, écrit-elle à Walpole. Tous les tons lui sont faciles.» Elle n'a qu'un reproche à lui faire : il est trop entiché des manières françaises. « Il fait trop de cas, dit-elle, de nos agréments, il a trop le désir de les acquérir ; j'ai toujours sur le bout de la langue de lui dire : *Ne vous tourmentez pas, vous méritez l'honneur d'être français.* » Espérons qu'elle s'est permise de lui faire cette observation. Il en aurait été ravi.

Gibbon fut très redevable à l'érudition française. Ce qui est plus important, les écrivains français lui ont appris l'art de la narration, l'art d'ordonner l'architecture de son histoire monumentale. Enfin ils lui ont enseigné le scepticisme et l'usage de cette arme formidable qu'est l'ironie. Bayle, Montesquieu et Voltaire furent ses maîtres, et aussi Pascal, pas celui des *Pensées*, bien entendu, mais celui des *Lettres provinciales*.

La France, dira-t-on, la France n'a-t-elle donc entraîné les Anglais que vers le scepticisme ? En effet, les écrivains que je viens de citer ne sont pas pour la plupart très bien pensants. Nous avons, bien entendu, de grands prédicateurs, des poètes religieux et même des illuminés. Citons par exemple les noms de Donne et de Jeremy Taylor, de Herbert et de Blake. Mais ceux-ci devaient peu de chose à la France. C'est que nous autres Anglais nous sommes congénitalement très sensibles à ce que la nature présente d'énigmatique et de transcendant. Notre empirisme va de pair avec un mysticisme diffus. Donc aucun besoin qu'on attire notre attention sur le silence des espaces infinis. La leçon qu'il nous faut et que nous venons chercher en France est différente. Fénelon la résume dans une maxime magnifique : « L'ordre est ce qu'il y a de plus rare dans les opérations de l'esprit. » Gibbon avait choisi pour sujet de son histoire la décadence et la chute de l'empire romain. Les invasions des barbares, l'âge des ténèbres, Byzance, la poussée de l'Islam, quel sujet informe et

chaotique ! Mais il a réussi à imposer à ce sujet cet ordre rare dont parle Fénelon. Et pour puissant que fut le génie de Gibbon, il n'aurait pu ériger ce monument classique sans l'exemple de ses maîtres français.

Nous sommes parvenus au seuil du XIX^e siècle. Pendant les derniers cent cinquante ans l'influence de la littérature française a été vaste et diverse, — si diverse qu'il faudrait des heures pour en donner un aperçu.

J'espère avoir démontré que les deux littératures sont des sœurs inséparables ; que pour comprendre l'une il faut aimer aussi l'autre. Une rivalité entre la France et l'Angleterre ne peut faire que du mal à nos deux pays, et à tous ceux qui croient à la valeur de la personne humaine. Pour ma part, je suis convaincu que l'influence française sera aussi salutaire dans l'avenir qu'elle a été dans le passé. Notre littérature a toujours suivi, devra suivre toujours, le précepte *Antiquam exquirite matrem*. C'est à la Grèce, à la Rome anciennes, et à la France héritière de leur primauté que nous devons toujours recourir pour corriger nos travers, pour éclairer notre intelligence, pour épurer notre style.

Raymond MORTIMER.

J.-A.-N. CONDORCET.

Lorsque le 28 mars 1794, Jean-Antoine-Nicolas Caritat, ci-devant marquis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, membre de la Royal Society et de l'Académie française, et représentant du peuple à la Convention nationale, proscrit et décrété d'arrestation par cette même République française dont il avait été un des premiers à souhaiter, et à réclamer publiquement, la fondation, est mort dans la prison de Bourg-la-Reine, toute une époque disparut avec lui.

En effet, ainsi que le dit très bien M. Prior (1), « Condorcet occupe une place à part dans l'histoire de la pensée française. Il est le dernier des « philosophes », le seul qui ait pris une part active à la Révolution. Il n'a pas conçu de système absolument original, mais il rassemble toutes les théories de ses prédécesseurs. Nous retrouvons chez lui les idées de Voltaire, de Rousseau, de Turgot, d'Helvetius, de Condillac, peu à peu façonnées dans un tout harmonieux dont la dernière expression est l'*Esquisse*, sorte de résumé philosophique du XVIII^e siècle ». (2)

(1) Cf. CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, édition O. H. Prior, Boivin, Paris 1933, Introduction, p. v. Nous citons l'*Esquisse* d'après l'édition Prior.

(2) Mathématicien, économiste, philosophe, homme politique, Condorcet résume dans sa propre vie presque tous les aspects de l'évolution intellectuelle du XVIII^e siècle et son passage de la théorie à l'action.

Le xviii^e siècle et la philosophie du xviii^e siècle, avec son mélange curieux et, en dernière analyse inconsistant et contradictoire, de rationalisme cartésien et d'empirisme sensualiste et nominaliste (1), n'ont pas une très bonne presse. A cette « philosophie des lumières », on reproche et surtout on lui a, au cours du xix^e siècle, reproché son individualisme outré, son intellectualisme superficiel, son optimisme naïf, sa méconnaissance de la réalité profonde, sa méconnaissance, en particulier, de l'histoire, de sa foi dans le progrès.

Tout n'est pas faux dans ces reproches. Il est incontestable que, comparé aux grands systèmes métaphysiques qui l'ont précédé et suivi, la philosophie du xviii^e siècle peut paraître manquer de profondeur et de souffle. Il est certain aussi que le xvii^e siècle a été trop optimiste, trop confiant dans les forces de la raison. Il a pris au sérieux la vieille définition de l'homme : « animal raisonnable », et a méconnu la puissance des éléments irrationnels, ou mieux, du fond irrationnel de sa nature. Il a méconnu l'importance sociale, et le rôle vital, de ce qu'il appelait « préjugé » et, concentré dans la tâche de détruire, par les lumières de la raison, certains « préjugés » dominants de son temps (préjugés religieux et préjugés sociaux), il en a sous-estimé leur force, et surtout, il a sous-estimé la faculté de l'homme de remplacer les préjugés détruits par des préjugés nouveaux. Ces défauts sont, sans doute, réels. Mais beaucoup moins graves, à mon avis, qu'on ne le dit, et surtout qu'on ne l'a dit (2), et ne doivent pas

(1) Sur le cartésianisme du xviii^e siècle en général et de Condorcet en particulier, cf. F. BOULLIER, *Histoire de la philosophie cartésienne*, vol. II, p. 641 sq.

(2) Il semble qu'un revirement se soit produit dans ces derniers temps. Cf. les travaux de J. R. CARRÉ, *Fontenelle ou le sourire de la raison*, Paris 1932, et *La consistance de Voltaire le philosophe*, Paris 1938; cf. également CASSIRER, *Die Philosophie der Aufklärung*, Tübingen 1932; J. S. SHAPIRO, *Condorcet and the rise of liberalism*, New York 1934.

nous faire méconnaître le fait que la philosophie du xviii^e siècle a formulé un idéal humain et social qui reste le seul espoir de l'humanité. Nous avons vu ce qu'il lui en coûte d'abandonner les exigences de liberté, d'égalité et de fraternité au profit d'aspirations profondes de la nature irrationnelle de l'homme...

La mésestime dans laquelle est tombé le xviii^e siècle s'explique par le fait qu'il a été vaincu (1). Ce sont les vainqueurs qui écrivent l'histoire et ce sont les représentants de la réaction, de la réaction romantique surtout, et tout particulièrement de la réaction romantique *allemande*, qui ont très largement déterminé nos jugements historiques et notre conception même de l'histoire. Ce sont eux, également, qui nous ont persuadé que le xviii^e siècle avait méconnu celle-ci.

Rien ne me paraît plus faux que cette assertion qui ne pourrait se soutenir qu'à condition d'accepter la conception romantique de l'histoire. Que si l'on ne le faisait pas, on trouverait, au contraire, que c'est au xviii^e siècle, à Montesquieu (2), à Voltaire (3), à Montucla et à Gibbon que l'on doit la découverte ou, si l'on préfère, la redécouverte de l'histoire, comme c'est au xvii^e siècle, à Spinoza, à Beyle et à Mabillon que l'on doit la redécouverte de l'érudition et de la critique historique.

Sans doute les hommes du xviii^e siècle n'avaient-ils pas pour l'histoire le respect, l'adoration, la vénération qu'auront pour elle les romantiques. Sans doute n'avaient-ils pas, non

(1) Cf. B. BRÉHIER, *Histoire de la Philosophie*, vol. II, fasc. 3, « Le dix-neuvième siècle », Paris 1931.

(2) C'est à Montesquieu que l'on doit la notion des lois historiques variables avec les époques et relatifs aux différentes structures sociales des sociétés humaines.

(3) *Le Siècle de Louis XIV* et *l'Essai sur les mœurs* ont complètement renouvelé l'historiographie.

plus, la religion de l'érudition et ignoraient-ils souvent les détails (et même plus que les détails) du passé. C'est qu'ils n'avaient pas, comme les romantiques, la nostalgie du passé. Bien au contraire : leurs regards étaient tournés vers l'avenir. La pensée romantique (et tout historisme est plus ou moins héritier de la pensée romantique), pensée « végétative » selon l'expression admirable de Gustav Hübner, opère, très volontiers, avec des catégories, du mieux, avec des *images* organicistes et surtout botaniques. On parle de développement, de croissance, de racine ; on oppose les institutions, fermées « par une croissance naturelle » (*natürlich gewachsen*) à celles qui sont « artificiellement fabriquées » (*künstlich gewacht*), c'est-à-dire on oppose l'action inconsciente et instinctive des sociétés humaines à leur action consciente et délibérée, les traditions aux innovations, etc.

Cette conception — ou cette attitude — qui envisage le processus historique comme quelque chose qui *se* développe d'une manière quasi-autonome, et qui voit dans l'homme non pas un agent, mais un produit de l'évolution historique et de ses forces impersonnelles ou transpersonnelles, n'est pas, *nécessairement* lié à une philosophie politique, ou à une philosophie de l'histoire, réactionnaire : la croissance n'est pas immobilité, l'arbre n'est pas sa racine et la fleur n'est pas le bourgeon... (1) En fait, et ceci probablement parce que la croissance végétale est un processus *lent*, et un processus qui, dans la phase nouvelle *conserve* bien souvent la phase passée, la conception romantique s'accompagne presque toujours d'une attitude conservatrice ou même réactionnaire : la haute valeur attribuée à la tradition aboutit très vite à l'oppo-

(1) La philosophie de l'histoire du hégélianisme, qui voit dans celle-ci le processus de l'auto-développement et l'auto-constitution de l'Esprit, donne lieu à l'interprétation conservatrice comme à l'interprétation révolutionnaire.

sition, au changement, à l'idéalisation du passé, à l'utopie archéologique... (1) Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de ce dernier point, il nous suffit d'indiquer que la conception romantique de l'histoire implique la prépondérance du passé ; d'un passé qui se réalise dans le présent et qui se prolonge dans l'avenir.

Il en va tout autrement de la conception de l'histoire de la philosophie des lumières : l'histoire n'est pas la force impersonnelle qui se réalise dans le monde ; bien au contraire, elle est le produit de l'action humaine, de son activité propre. L'histoire n'est pas quelque chose qui nous fait, mais quelque chose que nous faisons, c'est-à-dire l'ensemble des choses que l'homme a faites, qu'il fait et qu'il va — ou qu'il peut — faire. Aussi — conséquence de cette attitude activiste — n'est-ce pas vers le passé, mais vers l'avenir que regarde l'historien ; et ce qu'il a à raconter, ce qu'il trouve de plus précieux dans l'histoire, ce n'est rien d'autre que l'histoire du progrès, c'est-à-dire, l'histoire de la libération progressive de l'esprit humain, l'histoire de sa lutte contre les forces — ignorance, préjugés, etc. — qui l'oppriment ou l'ont opprimé, l'histoire de la conquête graduelle, par l'homme, de la lumière, c'est-à-dire, de sa *liberté dans le vrai*.

L'histoire ainsi comprise nous apparaîtra comme l'histoire d'un combat, d'une bataille contre les puissances irrationnelles qui entravent le progrès, celle d'une insurrection contre le passé au profit de l'avenir. Aussi les traces de ce passé dans le présent — les traditions et les vieilles habitudes — ne sont-elles pas à préserver et à vénérer : bien au contraire, elles sont, le plus souvent, à détruire. Et c'est par là que l'histoire, ou plus exactement l'historien, entre dans la lutte : en dévoilant les origines très terre à terre des traditions et des

(1) Telle l'idéalisation du moyen âge, par exemple.

croyances les plus sacrées et les plus vénérables il nous en montre l'inanité et, ainsi, les *déracine*. Il déblaie le terrain et laisse la place libre pour une construction nouvelle, une construction raisonnable cette fois-ci.

La philosophie du XVIII^e siècle — et c'est là pour elle un titre de gloire — ne voulait pas seulement expliquer le monde ; elle voulait aussi le transformer. Elle croyait même qu'elle pouvait le transformer en l'expliquant, en d'autres termes elle croyait qu'il suffisait de montrer aux hommes où est la vérité et où est l'erreur pour que, invinciblement, ils se portent vers la vérité. Or, dans cette croyance à la puissance de la vérité et de la raison, elle se sentait confirmée par l'histoire : n'est-ce pas un fait, nous explique Condorcet, que l'humanité, malgré tous les obstacles qui s'opposaient à sa marche en avant, a, en somme, réalisé une ascension presque constante ? N'est-ce pas un fait que le rythme du progrès, depuis quelque temps, depuis l'invention de l'imprimerie et la révolution philosophique accomplie par Descartes, s'est accéléré d'une manière très sensible ? N'est-ce pas un fait, enfin, que de nos jours, la victoire des lumières au sein de deux grandes civilisations, la française et l'anglaise, semble nous mettre à l'abri du danger d'une rechute, comme il s'en est produit jadis lorsque la barbarie du moyen âge a succédé au brillant essor de la civilisation grecque (1) ?

Ainsi, l'optimisme de Condorcet est un optimisme raisonné et, en quelque sorte, empiriste. Le progrès n'est aucunement inévitable et fatal. Mais l'histoire de l'humanité nous montre sa réalité. N'est-il pas raisonnable d'admettre que celle-ci, qui a su conquérir la liberté spirituelle, la vérité scientifique

(1) Vision prophétique, car c'est en effet la diffusion des « lumières » et des conceptions démocratiques dans les pays de langue française et anglaise qui a sauvé le monde d'une rechute dans la barbarie.

et même tout dernièrement la liberté politique, ne répudiera pas ses conquêtes et ne détournera pas de la lumière de la raison (1) ?

*
* * *

Nous n'allons pas essayer d'exposer ici l'*Esquisse* de Condorcet et d'analyser en détail les « époques », paliers successifs par lesquels l'homme s'élève de la simplicité grossière de la vie primitive à la lumière de la civilisation scientifique et à la liberté politique. Il nous suffit de savoir que Condorcet en distingue dix, et que, selon lui, c'est Descartes qui clot la huitième, celle qui s'étend « depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'au temps où les sciences et la philosophie secouèrent le joug de l'autorité », que la neuvième va « depuis Descartes jusqu'à la formation de la République française » et que la dixième embrasse « les progrès futurs de l'esprit humain » (2)

La place assignée par Condorcet à Descartes est très caractéristique. Sans doute Descartes n'a-t-il pas été le seul esprit qui ait secoué le joug de l'autorité : déjà « Bacon a révélé la véritable méthode d'étudier la nature, d'employer les trois instruments qu'elle nous a donnés pour pénétrer ses secrets, l'observation, l'expérience et le calcul... Mais Bacon, qui possédait le génie de la philosophie au point le plus élevé, n'y joignit point celui des sciences, et ses méthodes de découvrir la vérité, dont il ne donne point d'exemple, furent admirées des philosophes, mais ne changèrent point la marche des sciences.

(1) Condorcet n'a pas prévu la ruée dans l'esclavage et le renoncement à la pensée de l'homme de nos jours.

(2) La connaissance de la nature et des lois d'action de la raison humaine permet, selon Condorcet, de prévoir, dans ses grandes lignes, bien entendu, et non dans les détails, ses développements futurs.

« Galilée les avait enrichies de découvertes utiles et brillantes ; il avait enseigné, par son exemple, les moyens de s'élever à la connaissance des lois de la nature... Mais, se bornant exclusivement aux sciences mathématiques et physiques, il ne put imprimer aux esprits ce mouvement qu'ils semblaient attendre.

« Cet honneur fut réservé à Descartes, philosophe ingénieux et hardi. Doué d'un grand génie pour les sciences, il joignit l'exemple au précepte en donnant la méthode de trouver, de reconnaître la vérité... Il voulait étendre sa méthode à tous les objets de l'intelligence humaine ; Dieu, l'homme, l'Univers étaient tour à tour sujet de ses méditations... l'audace même de ses erreurs servit aux progrès de l'espèce humaine. Il agita les esprits que la sagesse de ses rivaux n'avait pu réveiller. Il dit aux hommes de secouer le joug de l'autorité, de ne plus reconnaître que celle qui serait avouée par leur raison ; et il fut obéi parce qu'il subjuguait par sa hardiesse, qu'il entraînait par son enthousiasme. L'esprit humain ne fut pas libre encore, mais il sut qu'il était fermé pour l'être... et dès lors on put prévoir que (ses chaînes) seraient bientôt brisées. » (1)

*
* *

Les grands génies qui dominent la neuvième époque, celle où « il fut enfin permis de proclamer ce droit, si longtemps méconnu, de soumettre toutes les opinions à notre propre raison, c'est-à-dire, d'employer, pour saisir la vérité, le seul instrument qui nous ait été donné pour la reconnaître » (2),

(1) *Esquisse*, p. 143 sq.

(2) *Esquisse*, p. 159 : « Chaque homme apprit, avec une sorte d'orgueil, que la nature ne l'avait pas absolument destiné à croire sur la parole d'autrui ; et la superstition de l'antiquité, l'abaissement de la raison devant le délire d'une foi surnaturelle, disparurent de la société humaine comme de la philosophie. »

sont, pour Condorcet, Newton, grâce auquel « l'homme a connu enfin, pour la première fois, une des lois physiques de l'Univers »... découverte unique encore aujourd'hui comme la gloire de celui qui l'a révélée (1); Locke qui « montra qu'une analyse exacte, précise des idées, en les réduisant successivement à des idées plus immédiates dans leur origine, ou plus simples dans leur composition, était le seul moyen de ne pas se perdre dans le chaos de notions incomplètes, incohérentes, indéterminées, que le hasard nous a offertes sans ordre et que nous avons reçues sans réflexion » (2); et Rousseau, grâce à qui le principe de l'égalité naturelle des hommes, principe « que le généreux Sydney paya de son sang, auquel Locke attacha l'autorité de son nom », fut placé « au nombre de ces vérités qu'il n'est plus permis, ni d'oublier, ni de combattre » (3). En effet, c'est à cette époque-ci que « les publicistes sont parvenus à connaître enfin les véritables droits de l'homme, à les déduire de cette seule vérité, qu'il est un être sensible, capable de former des raisonnements et d'acquérir des idées morales ».

« Ils ont vu que le maintien de ces droits était l'objet unique de la réunion des hommes en sociétés politiques, et que l'art social devait être celui de leur garantir la conservation de ces droits avec la plus entière égalité, comme dans la plus grande étendue. On a senti que les moyens d'assurer les droits de chacun, devant être soumis dans chaque société à des règles communes, le pouvoir de choisir ces moyens, de déterminer leurs règles, ne pouvait appartenir qu'à la majorité des membres de la société même; parce que chaque individu ne

(1) *Esquisse*, p. 175 sq. A côté de Newton — bien plus bas cependant — Condorcet nomme d'Alembert qui a découvert le principe qui régit toutes les actions de la nature.

(2) *Ibid.*, p. 155.

(3) *Ibid.*, p. 152.

pouvant dans ce choix suivre sa propre raison sans y assujettir les autres, le vœu de la majorité est le seul caractère de vérité qui puisse être adapté par tous, sans blesser l'égalité» (1).

« Chaque homme peut réellement se lier d'avance à ce vœu de la majorité, qui devient alors celui de l'unanimité ; mais il ne peut y lier que lui seul : il ne peut être engagé, même envers cette majorité, qu'autant qu'elle ne blessera pas ses droits individuels, après les avoir reconnus.

« Tels sont à la fois les droits de la majorité sur la société ou sur ses membres, et les limites de ces droits. Telle est l'origine de cette unanimité, qui rend obligatoire pour tous les engagements pris par la majorité seule ; obligation qui cesse d'être légitime quand, par le changement des individus, cette sanction de l'unanimité a cessé d'elle-même d'exister. Sans doute, il est des objets sur lesquels la majorité prononcerait peut-être plus souvent en faveur de l'erreur et contre l'intérêt commun de tous ; mais c'est encore à elle de décider quels sont ces objets sur lesquels elle ne doit point s'en rapporter immédiatement à ses propres décisions ; c'est à elle à déterminer qui seront ceux dont elle croit devoir substituer la raison à la sienne ; à régler la méthode qu'ils doivent suivre pour arriver plus sûrement à la vérité ; et elle ne peut abdiquer l'autorité de prononcer si leurs décisions n'ont point blessé les droits communs à tous» (2).

« Ainsi, l'on vit disparaître, devant ces principes si simples, ces idées d'un contrat entre un peuple et ses magistrats, qui ne pourrait être annulé que par un consentement mutuel, ou par l'infidélité d'une des parties ; et cette opinion, moins

(1) Il est intéressant de noter que Condorcet intellectualise le principe de la soumission de l'individu à la majorité : non pas soumission de la volonté particulière à la volonté générale, mais du jugement individuel au jugement de la majorité.

(2) D'où l'obligation d'obéir à une décision — ou à une loi — que l'on estime être fautive ou mauvaise.

servile, mais non moins absurde, qui enchaînait un peuple aux formes de constitution une fois établies, comme si le droit de les changer n'était pas la première garantie de tous les autres ; comme si les institutions humaines, nécessairement défectueuses et susceptibles d'une perfection nouvelle à mesure que les hommes s'éclairent, pouvaient être condamnées à une éternelle durée de leur enfance. Ainsi l'on se vit obligé de renoncer à cette politique astucieuse et fausse, qui, oubliant que tous les hommes tiennent des droits égaux de leur nature même, voulait tantôt mesurer l'étendue de ceux qu'il fallait leur laisser, sur la grandeur du territoire, sur la température du climat, sur le caractère national, sur la richesse du peuple, sur le degré de perfection du commerce et de l'industrie ; et tantôt partager, avec inégalité, ces mêmes droits entre diverses classes d'hommes, en accorder à la naissance, à la richesse, à la profession, et créer ainsi des intérêts contraires, des pouvoirs opposés, pour établir ensuite entre eux un équilibre que ces institutions seules ont rendu nécessaire, et qui n'en corrige même pas l'influence dangereuse» (1).

« Ainsi, l'on n'osa plus partager les hommes en deux races différentes, dont l'une est destinée à gouverner, l'autre à obéir ; l'une à mentir, l'autre à être trompée ; on fut obligé de reconnaître que tous ont un droit égal de s'éclairer sur leurs intérêts, de connaître toutes les vérités ; et qu'aucun des pouvoirs établis par eux sur eux-mêmes ne peut avoir le droit de leur en cacher aucune» (2).

La belle page que je viens de citer résume d'une manière admirable les convictions, ou mieux, la foi démocratique et républicaine de Condorcet. Et pas de Condorcet seulement. Car — c'est lui qui nous le dit — c'est cette foi-là qui animait le xviii^e siècle tout entier, cette époque glorieuse entre toutes,

(1) On reconnaît Hobbes et Montesquieu.

(2) *Esquisse*, p. 149-151.

où « il se forma... en Europe une classe d'hommes... qui, se dévouant à poursuivre les préjugés dans les asiles où les clergés, les écoles, les gouvernements, les corporations anciennes les avaient recueillis et protégés, mirent leur gloire à détruire les erreurs populaires plutôt qu'à reculer les limites des connaissances humaines ; manière indirecte de servir à leur progrès qui n'était ni la moins périlleuse, ni la moins utile. (1) »

C'est l'amour de l'humanité, et la haine de l'injustice — où qu'elle se produise — qui animaient les philosophes. Aussi formaient-ils, au-dessus des patries, « une phalange fortement unie contre toutes les erreurs, contre tous les genres de tyrannie. Animés par le sentiment de philanthropie universelle, ils combattaient l'injustice lorsque, étrangère à leur patrie, elle ne pouvait les atteindre, ils la combattaient encore lorsque c'était leur patrie même qui s'en rendait coupable envers d'autres peuples ; ils s'élevaient en Europe contre les crimes dont l'avidité souille les rivages de l'Amérique, de l'Afrique ou de l'Asie (2) ». Enfin, ils proclamèrent « une doctrine nouvelle, qui devait porter le dernier coup à l'édifice déjà chancelant des préjugés : c'est celle de la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, doctrine dont Turgot, Price et Priestley ont été les premiers et les plus illustres apôtres » (3) et que Condorcet assigne à la sixième époque de l'évolution de l'esprit humain, celle de l'avenir. Non sans raison : car c'est cette doctrine-là, la doctrine du progrès, qui exprime le mieux l'attitude nouvelle de l'homme envers l'histoire,

(1) *Esquisse*, p. 150.

(2) *Ibid.*, p. 165. Les « philosophes » formaient une confrérie de « clercs » qui ne trahissaient pas. Parmi ces « clercs » la palme appartient selon Condorcet à Voltaire et à Diderot.

(3) *Ibid.*, p. 166. L'influence de Turgot sur Condorcet fut très grande : c'est à Turgot qu'il emprunte ses théories économiques. Sur l'histoire de la notion du progrès, cf. J. B. BURY, *The idea of progress*, New York 1932.

dont j'ai parlé plus haut : la prépondérance de l'avenir sur le passé, de l'action sur l'héritage de la raison sur la tradition.

C'est cette attitude-là qui s'est révélée dans les deux grands événements qui, pour Condorcet, symbolisent, ou mieux, réalisent, la victoire de la philosophie sur le « préjugé » et de la liberté sur le despotisme : la Révolution américaine et la Révolution française.

*
* * *

Il est très curieux de voir la manière dont Condorcet juge le rôle, et l'importance historique, de chacune d'elles : la Révolution américaine a montré au monde « pour la première fois un grand peuple délivré de toutes ses chaînes se donner paisiblement la constitution et les lois qu'il croyait les plus propres à faire son bonheur », constitutions et lois « républicaines, ayant pour base une reconnaissance solennelle des droits naturels de l'homme ». Toutefois, pour des raisons historiques — « les Américains, contents des lois civiles et criminelles qu'ils avaient reçues de l'Angleterre, n'ayant point à réformer un système vicieux d'impositions, n'ayant à détruire ni tyrannies féodales, ni distinctions héréditaires, ni corporations privilégiées, riches ou puissantes, ni un système d'intolérance religieuse, se bornèrent à établir de nouveaux pouvoirs, à les substituer à ceux que la nation britannique avait jusqu'alors exercée sur eux » (1) — la Révolution américaine fut beaucoup moins radicale que la Révolution française qui en fut pourtant la conséquence immédiate et nécessaire.

« En France... la révolution devait embrasser l'économie

(1) *Esquisse*, p. 171. En France, au contraire, les lois civiles et criminelles étaient déplorables et l'organisation de la justice faussée par la vénalité des charges. Cf. *De l'influence de la révolution d'Amérique sur l'Europe* (1786), *Œuvres*, vol. VIII.

tout entière de la société, changer toutes ses relations sociales et pénétrer jusqu'aux derniers anneaux de la chaîne politique»... (1). Aussi la Révolution française a-t-elle été une vraie révolution, un vrai recommencement, une reconstruction ou une refondation du corps politique et du corps social. C'est pourquoi Condorcet estime-t-il que, « les principes sur lesquels la constitution et les lois de la France sont combinées sont plus purs, plus précis, plus profonds que ceux qui ont dirigé les Américains ;... ils ont échappé bien plus complètement à l'influence de toutes les espèces de préjugés... l'égalité de droits n'y a, nulle part, été remplacée par cette identité d'intérêt qui n'en est que le faible et hypocrite supplément... on y a substitué les limites du pouvoir à ce vain équilibre si longtemps admiré... (2) [et] dans une grande nation, nécessairement dispersée et partagée en un grand nombre d'assemblées isolées et partielles, on a osé, pour la première fois, conserver au peuple son droit de souveraineté, celui de n'obéir qu'à des lois dont le mode de formation, si elle est confiée à des représentants, ait été légitimé par son approbation immédiate ; dont, si elles blessent ses droits ou ses intérêts, il puisse toujours obtenir par un acte régulier de sa souveraineté» (3).

La Révolution française a dû — ou a réussi à — être une révolution radicale, et c'est justement grâce à son radicalisme qu'elle a, pour l'histoire de l'humanité, une importance absolument décisive : elle clot l'histoire de la *libération*, et elle commence celle de la liberté. Dans et par la Révolution française l'humanité — ou la raison — a acquis la pleine possession de soi. L'homme désormais est maître de lui-

(1) *Esquisse*, p. 171.

(2) Bon disciple de Rousseau, Condorcet n'admet pas la division des pouvoirs, et ne partage pas l'admiration de Montesquieu pour la constitution anglaise.

(3) *Ibid.*, p. 172.

même, de son action et de son avenir ; de l'avenir qu'il prépare, et qu'il détermine lui-même, par son action réfléchie et consciente. Et c'est pour cela que la dixième époque de l'histoire humaine, celle dans laquelle nous entrons, est l'époque de la prépondérance de l'avenir, ou pour employer les termes de Condorcet lui-même, l'époque du progrès consciemment poursuivi.

Progrès intellectuel et moral — Condorcet ne sépare pas l'un de l'autre. Bien plus, avec toute son époque, il croit qu'ils sont inséparables, et que le progrès intellectuel implique et conditionne le progrès moral. Aussi nous brosse-t-il, à larges traits, une vision radieuse d'une humanité où les progrès des sciences, qui savent continuellement renouveler leurs méthodes, afin de pénétrer plus profondément dans la connaissance du réel (1), entraîne des progrès de l'industrie, de l'agriculture, de la médecine... Une humanité où une instruction généralisée et un système d'impôts et d'assurances bien conçu réduit l'inégalité sociale, fondée sur l'inégalité des fortunes... Où des hommes animés de passion de la justice et de la vérité porteront la lumière aux peuples encore plongés dans les ténèbres de la barbarie (2)... où l'esclavage d'abord, et l'exploitation des peuples coloniaux ensuite, prendront fin parce que, dans les peuples de couleur les hommes reconnaîtront leurs frères et leurs égaux... Alors, dans une humanité prospère, pacifique et heureuse « le soleil n'éclairera plus sur la terre que des hommes libres, ne reconnaissant d'autre maître que leur raison : ... les tyrans et les

(1) Il est très intéressant — et c'est la preuve d'une perspicacité peu commune — de voir Condorcet reconnaître que le « rendement » d'une méthode scientifique n'est pas illimité, et que la science doit, périodiquement, renouveler ses principes.

(2) Les peuples coloniaux et les peuples d'Asie et de l'Est de l'Europe.

esclaves, les prêtres et leurs stupides ou hypocrites instruments n'existeront plus que dans l'histoire et sur les théâtres : . . . on ne s'en occupera plus que pour plaindre leurs victimes et leurs dupes ; pour s'entretenir, par horreur de leurs excès, dans une utile vigilance ; pour savoir reconnaître et étouffer sous le poids de la raison, les premiers germes de la superstition et de la tyrannie, si jamais ils osaient reparaître» (1).

*
* *

L'action politique de Condorcet est entièrement conforme aux principes philosophiques que nous l'avons vu développer dans l'*Esquisse*. Ces « principes », d'ailleurs, ce n'est pas vers la fin de sa vie seulement qu'il les avait conçus et embrassés : c'est, en quelque sorte, depuis toujours, depuis les débuts de sa vie consciente qu'il se sent animé d'une passion invincible pour la justice (2), et c'est depuis bien longtemps, surtout depuis sa rencontre avec Turgot, qu'il croit aux lumières, au progrès, à la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine et au devoir qui nous incombe de hâter ce progrès; devoir

(1) *Esquisse*, p. 210.

(2) Cf. « Un ermite de la forêt de Sénart », dimanche 22 juin 1777, dans le *Journal de Paris*, n° 173 : « On demandait à Démosthène : quelle est la première qualité de l'orateur ? *C'est l'action*. Quelle est la seconde ? *C'est l'action*. Et la troisième ? *Encore l'action*.

« Je dirai de même si on me demande quelle est la première règle de la politique ? *C'est d'être juste*. La seconde ? *C'est d'être juste*. Et la troisième ? *C'est encore d'être juste*. » Cf. F. BOUSSON, *Condorcet*, Alcan, Paris 1929, p. 53. — C'est Condorcet qui a inspiré à Voltaire sa célèbre protestation contre le supplice du chevalier de la Barre ; en 1786, il publie des *Réflexions d'un citoyen non gradué sur un procès bien connu* et sauve la vie à trois paysans condamnés — injustement — à la roue par le Parlement de Paris. La négligence de la justice est le grand reproche que Condorcet adresse à Montesquieu.

qui nous procure, en outre, la plus douce des satisfactions.

Aussi, dès 1774, publie-t-il (anonymement) une *Lettre d'un théologien à l'auteur du Dictionnaire des trois siècles*, en défense de la philosophie, de la tolérance et de la liberté de conscience contre l'oppression et le fanatisme ; puis, en 1781, sous le nom du D^r Schwartz, des *Réflexions sur l'esclavage des nègres* (1), des pièces sur l'*État des protestants en France* où il défend la liberté de croyances.

Tout naturellement, des mathématiques (2) pures il glisse, pour ainsi dire, à l'économie politique d'abord (3), à la politique ensuite. On pourrait ajouter même qu'en politique, comme en économie politique, il reste un mathématicien ; sa méthode est toute abstraite : on pose un principe, on détermine les conditions d'application et on déduit les conséquences ; ou, inversement, on détermine le problème et on en cherche la solution conforme aux principes. On pourrait dire que Condorcet a traité le problème de la constitution à donner à la France comme un problème d'intégration.

Le principe — nous pourrions dire l'axiome — qui domine, selon Condorcet, la science politique, et qui doit dominer et guider notre action, n'est rien d'autre que la définition même

(1) A Neuchâtel en 1781 et à Paris en 1786. *Œuvres*, VII, p. 60 sq.

(2) Les travaux de mathématiques de CONDORCET, *Essai sur le calcul intégral* (1765) et *Essai d'analyse* (1767-1768) ont été hautement loués par d'Alembert et Lagrange.

(3) L'économie politique, dans l'acception du XVIII^e siècle, ne se bornait pas à l'étude des faits économiques, mais embrassait l'ensemble des sciences politiques et sociales. Disciple de Turgot dont il épouse les doctrines physiocratiques, Condorcet essaye d'appliquer les mathématiques, et spécialement le calcul des probabilités, aux sciences sociales. Cf. *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix* (1785) et *Tableau général de la science qui a pour objet l'application du calcul aux sciences politiques et sociales* (publié par le *Journal de l'Instruction sociale* en 1795).

de l'homme, « être sensible, capable de former des raisonnements et d'acquérir des idées morales ». En bon disciple de Locke (et de Voltaire) (1), Condorcet estime, en effet, que « les idées de droit, de justice et de devoir, les idées du bien et du mal moral naissent de nos réflexions sur nous-mêmes, et sur nos relations avec les autres hommes : déterminées par notre nature même elles ne sont ni arbitraires ni vagues. Les vérités qui ont ces idées pour objet ont donc la même certitude, la même précision que celles de toutes les sciences spéculatives. Si ensuite nous descendons dans notre propre cœur, nous trouverons que l'attrait d'une bonne action, la répugnance à en commettre une mauvaise, les remords qui la suivent, sont une suite nécessaire de notre constitution morale » (2). Or, la constitution intellectuelle et morale de l'homme étant *la même* chez tous les représentants du genre humain, il en résulte une égalité fondamentale des hommes en tant qu'hommes, égalité qui n'exclut pas, bien entendu, toute différence et notamment pas les différences naturelles et sociales — les hommes sont inégalement pourvus de dons naturels et de biens de ce monde (3) — mais qui implique la possession inadmissible des mêmes « droits naturels », dont on ne peut, sans injustice, refuser à quiconque la jouissance. Aussi, dès 1787, par la bouche d'un « Citoyen des États-Unis », explique-t-il aux Français que, à côté de la sécurité et

(1) L'influence de Locke en France au cours du XVIII^e siècle s'explique en partie par le fait que Voltaire, dans ses *Lettres philosophiques*, se déclare partisan de celui-ci ; aussi Locke, le plus souvent, est-il vu à travers Voltaire.

(2) *Papiers personnels de Condorcet* (1789), Bibl. de l'Institut. Cf. F. BUISSON, *Condorcet*, p. 37.

(3) Condorcet estime que l'abolition des privilèges héréditaires et la diffusion de l'instruction amèneront automatiquement une atténuation des inégalités de la fortune, condition indispensable d'une véritable démocratie qui est incompatible avec la grande richesse comme avec la grande pauvreté.

de la propriété, « l'égalité n'est pas moins un des droits naturels de l'humanité. Les hommes naissent égaux et la société est faite pour empêcher que l'inégalité de force — la seule qui vienne de la Nature — ne produise impunément des violences injustes (1) ». En 1789, sous le nom de Philolaüs, Condorcet proclame qu'« il n'y a de véritable droit, il n'y a de véritable félicité que dans une égalité absolue entre les citoyens (2) ».

Cette « égalité absolue » est, de toute évidence, incompatible avec les distinctions héréditaires entre divers ordres de citoyens. Elle est incompatible avec l'existence d'une noblesse, et même avec celle de la monarchie. Elle implique une constitution démocratique et républicaine de la Cité, puisque de la liberté et l'égalité des citoyens dérivent leur droit (égal) à concourir à l'établissement des lois qui régissent la Cité. Aussi, dès avant la révolution, Condorcet nous dit-il dans sa *Vie de Turgot* que la « constitution républicaine est la meilleure de toutes (3) ».

Ceci, d'ailleurs, est presque un lieu commun. En fait, les philosophes — en dehors de Voltaire — ont rarement douté

(1) *Lettre d'un citoyen des États-Unis à un Français sur les affaires présentes* (1788), *Œuvres*, IX, p. 102, BUISSON, p. 31. Les droits naturels de l'homme en tant qu'homme étant les mêmes pour tous les hommes, il en résulte que les lois fondamentales de toutes les sociétés humaines doivent nécessairement être les mêmes. Ce qui est bon pour un Français est bon aussi pour un Américain ou un Russe — ce sont seulement les conditions d'applications qui changent avec le climat, les occupations, etc. mais non les principes. Ceux qui insistent sur les différences fondées sur l'histoire, les mœurs, la religion ne font, en fait, que défendre les préjugés et s'opposer au progrès. Les « philosophes » du XVIII^e siècle déduisent de ces prémisses la possibilité de légiférer pour le genre humain.

(2) *Lettres d'un gentilhomme à MM. du Tiers-État*, Première lettre, *Œuvres*, IX, p. 227, BUISSON, p. 32.

(3) *Vie de Turgot*, *Œuvres*, V, p. 209 ; *Notes sur Voltaire*, *Œuvres*, IV, p. 393 : « Il n'y a qu'un esclave qui puisse dire qu'il préfère la royauté à une république bien constituée, et où, jouissant sous de bonnes lois de tous les droits qu'ils tiennent

de la perfection, en soi, de la constitution républicaine (1). Ce qu'ils ont mis en doute, c'est la possibilité de la réaliser dans un État de quelque dimension. Et l'expérience, la leçon de l'histoire — de l'histoire ancienne autant que de l'histoire moderne, celle de Rome autant que celle de l'Angleterre — semblait bien confirmer leur pessimisme.

Or, pour Condorcet — et pas seulement pour Condorcet, ainsi que nous le savons bien, — l'expérience américaine semble prouver le contraire, à savoir, que l'existence d'un régime républicain, du moins sous une forme fédérative, n'est pas impossible dans un grand État.

Peut-être même pourrait-on aller plus loin. Une démocratie directe est sans doute impossible. « Mais si l'on entend (par démocratie) une constitution où tous les citoyens, partagés en plusieurs assemblées, élisent les députés chargés de les représenter et de porter l'expression de la volonté générale de leurs commettants à une assemblée générale qui représente alors la nation, il est aisé de voir que cette constitution convient à de grands États. On peut même, en formant plusieurs ordres d'assemblées représentatives, l'appliquer aux empires les plus étendus, et leur donner par ce moyen une consistance qu'aucun n'a pu avoir jusqu'ici et, en même temps, cette unité de vues si nécessaire qu'il est impossible de réaliser dans une constitution fédérative. » (2)

Les difficultés qui s'opposent à l'établissement, et à l'exis-

de la nature, ils seraient encore à l'abri de toute oppression étrangère.»

(1) Pour Montesquieu lui-même la constitution républicaine est la plus parfaite. Hélas, ayant pour principe la *vertu politique*, c'est-à-dire l'amour de la Cité, elle est inconcevable dans un État de quelque dimension.

(2) *Notes sur Voltaire, OŒuvres*, IV, p. 393 ; *Essai sur la constitution et les fonctions des Assemblées provinciales, OŒuvres*, VIII, p. 127.

tence, d'un régime républicain seront, en outre, grandement atténuées si, au lieu de fonder une république démocratique on se contentait d'une qui ne le serait pas entièrement, et où le droit de suffrage appartiendrait non pas à tous les citoyens, mais seulement aux citoyens propriétaires. Sans doute est-il contraire au droit naturel pris *stricto sensu* de restreindre ainsi le droit de cité (1). Pourtant, l'expérience historique nous enseigne que c'est le prolétariat des villes, et surtout des grandes villes, qui a toujours été le support du césarisme et de la tyrannie. Là encore l'expérience américaine nous vient en aide et Condorcet, au nom d'un bourgeois de New-Haven, donne aux Français cet avertissement : « Si vous donnez voix égales à tous les citoyens, pauvres ou riches, l'influence des riches y sera plus grande que dans une assemblée moins nombreuse, où les votants de droit, ayant une fortune médiocre sans être pauvres, la contre-balanceront davantage. » (2) Aussi, en dernière analyse, la restriction du droit de vote aux possédants, pourvu que le cens soit fixé suffisamment bas, profitera aux non possédants eux-mêmes. Car ce sont justement les gens de situation moyenne, pas trop pauvres et pas trop riches, qui ont le plus grand intérêt à ce que l'État soit bien gouverné.

L'insistance sur la propriété, la méfiance pour les masses urbaines, sont des traits communs de la pensée de l'époque (3).

(1) *Essai sur la constitution et les fonctions des Assemblées provinciales*, *OEuvres*, VIII, p. 127. « On entend par droit de cité le droit que donne la nature à tout homme qui habite un pays de contribuer à la formation des règles auxquelles les habitants doivent s'assujétir. »

(2) *Lettres d'un bourgeois de New-Haven à un citoyen de Virginie*, *OEuvres*, IX, p. 12. Cf. L. CAHEN, *Condorcet et la Révolution française*, Paris 1904, p. 138.

(3) La « démocratie jeffersonnienne » est une démocratie de propriétaires ; pour les physiocrates, en outre, le propriétaire terrien est le fondement de la Cité parce que c'est lui qui la

Ils ne sont aucunement caractéristiques pour Condorcet. Ce qui l'est, en revanche, c'est l'appréciation du 14 juillet ; le peuple parisien, estime-t-il, a, par la prise de la Bastille, démontré sa maturité politique et son amour de la liberté. De ce fait même, la République, d'un idéal lointain et abstrait est devenue une possibilité concrète de l'heure présente. Il est donc, désormais, raisonnable de travailler à son établissement (1), en donnant, tout d'abord, à la France une constitution radicalement démocratique.

*
* *

Je ne vais pas exposer ici, en détail, l'action politique de Condorcet, la part qu'il a prise dans les événements de la Révolution : ceci nous amènerait trop loin. Quelques mots, quelques faits, dans la mesure où ils nous éclairent sa pensée devront nous suffire (2).

Condorcet ne fit pas partie de l'Assemblée Nationale — ses idées parurent trop avancées à ses électeurs — et n'apprécia pas beaucoup les travaux de celle-ci. Il critiqua très vivement son esprit timoré et foncièrement anti-démocratique (3), la

fait vivre. Le prolétaire, l'indigent ne contribuent pas à la vie de la Cité. En outre, ils seront toujours prêts à vendre leurs voix au plus offrant — considération qui n'est pas dénuée de fondement dans la réalité. En bref, l'homme qui dépend d'un autre pour sa subsistance n'a pas l'indépendance nécessaire pour exercer le droit de vote, c'est-à-dire, le droit de souveraineté. Cf. D. MORNET, *Les origines intellectuelles de la Révolution française*, Paris 1933.

(1) Cf. L. CAHEN, *op. cit.*, p. 138 sq.

(2) Cf. L. CAHEN, *Condorcet et la Révolution française*, Paris 1904 ; ALLENDRY, *Condorcet, guide de la Révolution*, Paris 1904, et H. SEE, « Condorcet, ses idées et son rôle politique », *Revue de Synthèse historique*, 1905.

(3) Avec Siéyès Condorcet lui reproche violemment d'avoir voulu interdire toute révision de la constitution pendant 10 ans.

lenteur avec laquelle elle procéda à l'élaboration d'une *Déclaration des Droits* et cette déclaration elle-même (1), la constitution monarchique et censitaire dont elle dota la France. Pourtant, en face de l'anarchie croissante, de la dissolution de l'État, des agissements de la réaction qui, de plus en plus, relevait la tête, Condorcet se résout à prendre la défense de la Constituante, et à appeler les patriotes à se grouper autour d'elle. Car si l'Assemblée perdait la confiance de la nation, tout serait perdu : à la faveur du désordre ce n'est pas la République — la France, hélas, n'est pas mûre pour la démocratie, elle est monarchiste et non républicaine — c'est le despotisme qui se réinstallerait. Aussi, quelques jours avant la fuite de Varennes, fait-il circuler, de concert avec Siéyès, une adresse qui, après avoir énuméré les dangers que court la liberté, convie les patriotes à déclarer qu'ils se soumettent librement à la constitution française...

L'adresse, mal accueillie à gauche comme à droite, n'eut pas de succès. D'ailleurs, la fuite du roi, que l'on apprend à Paris le 21 juin 1791, bouleverse la situation. Le trône est vide. Pendant près d'un mois la France vit sans monarque. Condorcet estime que c'est là une occasion inespérée et unique d'en finir avec la monarchie, et de transformer l'état de fait

C'est là son péché impardonnable : nul ne peut, ni n'a le droit, de préjuger de l'avenir.

(1) De même que son ami Jefferson, Condorcet estime que la *Déclaration des Droits* est plus importante même que la Constitution à laquelle elle sert non pas de préface, mais de fondement indispensable. Aussi insiste-t-il sur le caractère *déclaratif* de la Déclaration : déclaration de vérités évidentes, elle est valable en et par elle-même, par le fait d'être *proclamée*. Elle n'est pas un décret ou une loi, expression de la volonté, mais celle de la raison. Au fond, en affirmant : *nous tenons pour évident...* la Déclaration de Virginie définit le contenu positif de la raison humaine ; la jouissance des droits qu'elle énonce est de ce fait refusée à ceux qui nient cette évidence.

en un état de droit. Le roi, proclame Condorcet (1), a rompu le contrat qui le liait à la nation, a violé le serment qu'il a fait d'être fidèle à la constitution ; bien plus, il a trahi en essayant de quitter la France et de se joindre à ses ennemis. Il a, pratiquement, abdiqué. Il a dégagé les Français de tout devoir envers lui (et envers la constitution monarchique). La France est donc libre d'adopter un régime républicain, c'est-à-dire un régime dans lequel *le pouvoir exécutif est responsable devant la nation*. Ce qui est parfaitement faisable : n'a-t-on pas la preuve par le fait que l'on peut très bien se passer d'un roi ? — ce qui, en même temps est conforme « à la raison et à la dignité humaine », tandis que l'hérédité et l'irresponsabilité du pouvoir est un outrage au peuple et à ses droits. Tous les arguments par lesquels on défend la monarchie sont fallacieux : ainsi, on dit par exemple que l'on a besoin d'un roi pour qu'il nous défende du tyran : or un peuple libre saura se défendre lui-même. En outre, la France est trop grande : il n'y a donc « pas à craindre que l'idole de la capitale puisse devenir jamais le tyran de la nation ». Quant à l'organisation des pouvoirs, on n'a qu'à faire élire les ministres par le peuple et les rendre responsables devant l'Assemblée : de cette façon on n'aura pas à craindre l'omnipotence de l'Assemblée ; en même temps, en élisant les ministres pour une période assez longue, dix ans par exemple, en stipulant qu'ils ne pourront être chassés que tous les deux ans (chaque Assemblée nouvellement élue émet un vote sur chacun des ministres), on assurera la stabilité et l'autorité du pouvoir. Ou, si on ne veut pas de ce système-là, on peut en trouver un autre. Ce n'est pas difficile (2)...

(1) Cf. *Avis aux Français sur la Royauté*, n° 1 du *Républicain*, juillet 1791, BUISSON, p. 74 sq. ; *De la République ou un roi est-il nécessaire à la conservation de la liberté ?* *Œuvres*, XII. *Du conseil électif*, art. XII, *Œuvres*, XII, p. 245 sq., 259.

(2) Cf. L. CAHEN, *op. cit.*, p. 253-259 ; F. ALLENDRY, *op. cit.*, p. 94 sq.

La France, on le sait bien, n'a pas suivi les conseils de Condorcet. La France était et restait monarchiste. Au mois de juillet le roi fut rétabli sur le trône. Ce fut, pour Condorcet, une déception et une leçon qu'il n'oubliera pas.

Élu, en septembre 1791 à l'Assemblée législative, il proclamera sa fidélité absolue à la Constitution. Elle n'est pas parfaite, sans doute ; et la Constituante a eu tort de préjuger de l'avenir et d'en interdire la révision pendant dix ans ; mais elle a été acceptée par la France ; elle est *la Loi*, l'expression de la volonté générale de la nation (1) ; elle doit donc être obéie et nul ne peut se refuser à ce devoir. D'ailleurs, elle n'est pas entièrement mauvaise ; elle garantit les droits du citoyen et elle permet d'entreprendre l'action indispensable, sans laquelle la démocratie n'est pas possible, à savoir l'organisation de l'instruction publique. C'est en fondant des écoles, en instruisant le peuple qu'on répandra les lumières et abattra les préjugés. Par là même on préparera l'avènement de la République.

*
* * *

Le problème de l'instruction publique est, on le sait bien, au centre des préoccupations du XVIII^e siècle. Les « philosophes » croient aux bienfaits, et à la puissance, de l'instruction. « Instruire une nation, écrit Diderot, c'est la civiliser... L'ignorance est le partage de l'esclave et du sauvage. » (2) « C'est une impiété pour nous que d'abandonner

(1) C'est là une conviction profonde de Condorcet : on n'a pas le droit de s'insurger contre la Nation ; la volonté de la Nation — même lorsqu'elle se trompe — fait loi. Aussi reproche-t-il amèrement aux Montagnards leur coup d'État contre la Convention.

(2) DIDEROT, *Projet d'une Université, OŒuvres*, III, p. 429-430. Cf. F. DE LA FONTAINERIE, *French liberalism and education in the XVIIIth century*, New York 1934.

à l'ignorance forcée aucun de nos frères» dit Mirabeau au Margrave de Bade, en lui expliquant que « l'instruction générale et universelle de son peuple est le premier et le principal devoir d'un bon prince », et qu'il est dans l'intérêt bien compris de l'État de propager l'instruction. En outre, l'égalité civique implique l'instruction du peuple ; celle-ci est donc un devoir pour l'État et un droit pour le citoyen et même pour « chaque créature humaine... qui apporte son droit de l'instruction en recevant la vie ». Aussi l'accès à l'instruction doit-il être ouvert à tout le monde, « à tous les enfants de la nation », comme le dit Diderot, et non seulement aux riches (1).

Condorcet n'innove donc pas — nous avons vu, d'ailleurs, que son rôle a été non pas d'inventer des idées nouvelles mais d'ordonner, de synthétiser, de systématiser et de pousser à leur conclusion logique les conceptions de son temps — lorsque dans ses cinq *Mémoires sur l'instruction publique*, publiés par lui en 1790 dans la *Bibliothèque de l'homme public* (2), ainsi que dans son *Rapport et projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique, présentée à l'Assemblée Nationale* (3) en 1792, il proclame que « l'instruction publique est un devoir de la société à l'égard des citoyens » (4), « un devoir de justice imposé par l'intérêt commun de

(1) Cf. L. CAHEN, *op. cit.*, p. 326 sq.

(2) *Bibliothèque de l'homme public, Analyse raisonnée des principaux ouvrages français et étrangers sur la politique en général, la législation, les finances, la police, l'agriculture et le commerce en particulier et sur le droit naturel et public...* A Paris, chez Buisson, libraire..., 1790. Éditée par Condorcet avec le concours de « M. de Peyssonnel, ancien consul général de France à Smyrne et M. Le Chapelier, député de l'Assemblée Nationale », cette *Bibliothèque* comporte 28 volumes.

(3) Les 20 et 21 avril 1792.

(4) *Sur l'instruction publique*, premier mémoire, *Œuvres*, VII, p. 169. Cf. *ibid.*, p. 170 : « l'inégalité d'instruction est une des principales sources de la tyrannie. »

la Société, par celui de l'humanité entière», et qu'il a pour but d'assurer à chaque citoyen « la facilité de perfectionner son industrie, de se rendre capable aux fonctions sociales auxquelles il a le droit d'être appelé, de développer toute l'étendue de talents qu'il a reçus de la nature et, par là, établir entre les citoyens une égalité de fait, rendre réelle l'égalité politique reconnue par la loi » (1).

Le lien entre le droit à l'égalité et le droit à l'instruction est ici reconnu par Condorcet *expressis verbis* — dans son *Projet de Déclaration des Droits naturels civils et politiques des hommes* de 1793 le droit à l'instruction figure en bonne place à la suite des « droits naturels », qui sont pour lui « la liberté, l'égalité, la sûreté, la propriété, la garantie sociale et la résistance à l'oppression » (2) — : les « enfants de la nation » doivent être égaux devant l'instruction, avoir la même possibilité de s'instruire. Ce qui ne veut pas dire qu'ils doivent tous recevoir une instruction absolument identique. Un certain minimum d'instruction est indispensable au citoyen et doit, de ce fait, être rendu *obligatoire*. Mais il n'est pas nécessaire, ni même possible de donner à tout le monde une instruction secondaire et, *a fortiori* une haute instruction scientifique. Celle-ci ne peut, de par sa nature même, s'adresser qu'à une élite, à des sujets particulièrement bien doués, et cette différenciation inévitable n'enfreint pas l'exigence fondamentale de l'égalité, à condition que la base de sélection soit formée surtout aux degrés supérieurs par le talent et non pas par la situation sociale et matérielle des enfants (ou de leurs parents); en d'autres termes, à condition que tout enfant intellectuellement doué puisse parvenir aux plus hauts

(1) *Rapport, OEuvres*, VII, p. 449-451.

(2) Art. 23 : « L'instruction est le besoin de tous et la société la doit également à tous ses membres. » *OEuvres*, XII, p. 417-422, cf. BUISSON, p. 109.

degrés de l'instruction, quelle que soit la situation de ses parents. D'où la nécessité absolue de la gratuité complète de l'enseignement à tous les degrés.

Le plan de l'organisation de l'enseignement public élaboré par Condorcet, plan extraordinairement moderne et hardi et dont une partie seulement a été réalisée jusqu'ici, est tout entier fondé, d'une part sur les conceptions de droit et de devoir — droit de l'individu, devoir de la société — que je viens d'esquisser et, d'autre part, sur celles de sélection et de progrès : sélection des talents épars dans la nation afin de les faire servir aux progrès de la science, solidaires, ainsi que nous le savons bien, des progrès tout court. C'est dans l'école que l'on prépare l'avenir, l'avenir qui se présente à Condorcet sous l'aspect de la Cité républicaine, démocratique, égalitaire et tout entière tendue vers le progrès, c'est-à-dire vers l'avenir.

C'est aussi cette même préoccupation de l'avenir, le désir de le laisser ouvert qui inspire les projets constitutionnels de Condorcet, de plus en plus persuadé de la nécessité absolue de doter la République, et cela aussi vite que possible, d'institutions permanentes qui en assureraient la stabilité, en d'autres termes, d'élaborer et de promulguer une Constitution nouvelle et définitive, et en même temps de plus en plus convaincu de l'impossibilité de la fixer une fois pour toutes, comme un texte sacré. Le passé ne domine pas le présent, et le présent ne commande pas à l'avenir. Nul n'a le droit de légiférer pour ses enfants. Aussi le projet de constitution — la constitution dite Girondine élaborée par lui en collaboration avec Thomas Paine (1) — qu'il présente,

(1) L'influence de T. Payne sur Condorcet a été très grande. L'influence de l'exemple et des idées américaines sur la France a été étudiée par M. C. Chinand dans de nombreux travaux. Cf. *Jefferson et les idéologues*, Paris 1925 ; *Trois amitiés françaises de Jefferson*, Paris 1927, etc.

le 15 février 1793, à la Convention, en prévoit la révision tous les vingt ans.

Condorcet fut très fier de son travail. « Donner à un territoire de 27.000 lieues carrées, habité par 25.000.000 d'habitants, une constitution qui, fondée uniquement sur les principes de la raison et de la justice, assure aux citoyens la jouissance entière de leurs droits; combiner les parties de cette constitution de manière que la nécessité de l'obéissance aux lois, de la soumission de la volonté individuelle à la volonté générale laisse subsister, dans toute leur étendue, et la souveraineté du peuple, et l'égalité entre les citoyens, et l'exercice de la liberté naturelle, tel est, dit-il, le problème que nous avons à résoudre » (1), et qu'il se flatte d'avoir résolu.

Hélas, sa Constitution, tellement parfaite, avec un droit de référendum et d'initiative populaire généralisé et pratiquement illimité, avec son équilibre des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire subrepticement introduit dans l'État sous prétexte de sauvegarder la souveraineté populaire (le peuple élit directement les ministres que l'Assemblée législative ne peut renverser qu'en les déférant au jugement d'un jury national) est, de toute évidence, parfaitement impraticable, et transformerait la France entière en un *debating club* permanent. Il n'est pas très étonnant que la Convention l'ait rejetée. Il n'est pas étonnant qu'elle lui ait préféré la constitution montagnarde (2). Il était, d'autre part, inévitable qu'en face du coup d'État de la Montagne, Condorcet élevât une protestation véhémement (3), protes-

(1) *Exposition des motifs, Oeuvres*, XII, p. 355; cf. L. CAHEN, *op. cit.*, p. 471.

(2) A peine plus pratique d'ailleurs. Aussi ne fut-elle jamais appliquée, la Convention ayant décidé que le « Gouvernement de la République est et demeure révolutionnaire ».

(3) Cf. *Lettre à la Convention Nationale* : « Quand la Convention Nationale n'est pas libre, ses lois n'obligent pas les citoyens ».

tation par laquelle — il le savait sans doute — il signait lui-même sa condamnation.

Dès lors, la fuite seule pouvait le sauver, et c'est en fuite, caché et menacé de mort qu'il écrivit cette admirable *Esquisse* dont nous avons longuement parlé plus haut, tout ensemble testament et profession de foi ; d'une foi fidèle à elle-même ; d'une foi philosophique dans la raison et le progrès (1).

L'*Esquisse*, nous l'avons vu, est une fenêtre ouverte sur l'avenir. Après tout, pouvait-il en être autrement ? N'est-ce pas par la vision de l'avenir, la pré-vision, *pronoia*, que se caractérise l'intelligence humaine ? N'est-ce pas par le fait qu'elle détermine l'avenir et se détermine à partir de l'avenir que se caractérise son action ? Dans la personne de Condorcet écrivant son *Esquisse* la philosophie du XVIII^e siècle a confirmé une dernière fois que c'est dans et par la prépondérance de l'avenir sur le présent que l'homme, être raisonnable, affirme et réalise sa liberté.

Alexandre KOYRÉ.

(1) Par un juste retour des choses, le 13 germinal de l'an III de la République, Daunou « proposa et fit adapter, à l'unanimité, le projet de décret autorisant la Convention à acquérir 3.000 exemplaires de l'ouvrage posthume de Condorcet », en faisant observer « que Condorcet a composé cet ouvrage dans un tel oubli de lui-même et de ses propres infortunes que rien n'y rappelle les circonstances désastreuses dans lesquelles il écrivait. Il n'y parle de la Révolution qu'avec enthousiasme. Et l'on voit qu'il n'a considéré sa proscription personnelle que comme un de ces malheurs personnels presque inévitables au milieu d'un grand mouvement de félicité générale » (cf. Ferdinand Buisson, *Condorcet*, Alcan, Paris 1929, p. 19). Daunou a raison : ses malheurs personnels, et même les malheurs de la Révolution n'ont pas ébranlé la foi et les convictions de Condorcet. Il est mort comme il a vécu : en philosophe.

« HAMLET »

TRADUIT PAR ANDRÉ GIDE

ET JOUÉ PAR JEAN-LOUIS BARRAULT.

Antigone, le *Misanthrope*, *Phèdre*, *Faust* sont peut-être aussi connus qu'*Hamlet*. Mais je n'en suis pas sûr. Voilà pourquoi la représentation remarquable du chef-d'œuvre de Shakespeare doit intéresser tous les lettrés du monde. Il ne s'agit pas d'une reprise banale, où un acteur se borne à prêter sa voie timbrée et son masque angoissé au prince de Danemark, et à décider — selon son âge à lui, — si le Mélancolique est un étudiant de vingt-cinq ans, ou un quadragénaire adipeux et légèrement asthmatique ; il n'est pas seulement question d'assister à quelque étonnant mariage de la pensée d'un homme triste avec le corps androgyne d'une tragédienne, — Sarah Bernhardt ou Marguerite Jamois, — soprano comme la première ou contralto comme la seconde. L'*Hamlet* de J.-L. Barrault n'est pas une expérience amusante. C'est un événement. C'est un coup de clarté, l'allumement d'un phare.

Je ne suis pas, hélas ! un novice, sur le problème *Hamlet*. Mes jeunes années ont écouté réagir et s'enrouer l'*Hamlet* de Mounet-Sully, plus chargé d'émotion que de pensée. J'ai entendu glapir Sarah, et je l'ai vue lancer dans les frises l'éventail d'Ophélie... Depuis lors... J'arrête l'inventaire. Hé bien, d'un esprit rassis, dans un élan retenu, par méfiance

professionnelle, je témoigne que l'*Hamlet* de J.-L. Barrault, de ce jeune et grand comédien, est le plus intelligent, le plus subtil, le plus raffiné quant à la plastique, le plus étonnant par la physionomie et par la diction, de tous ceux que j'ai pu étudier. Il va, pour quelque temps, rendre bien périlleux, en France, ce rôle tentant, où les acteurs sont attirés comme par un abîme...

Il est servi, disons-le, par une traduction nouvelle, œuvre d'un grand spécialiste de la langue, ami du transparent, du net, de l'accentué : d'André Gide. Examiner cette traduction mot à mot, nous ne le pouvons pas encore. Quelques fragments seuls ont été publiés. Mais ce qu'on sait déjà, c'est que tout porte ; que le parler d'*Hamlet* n'est pas redondant ; semé de ces phrases sonores, belles, mais à qui s'appliquerait, aussitôt passées, le mot de Mallarmé : « Abolis bibelots d'inanité sonore »... Il va, par sa limpidité, le texte gidéen, jusqu'à donner de l'inquiétude. On se demande si le halo shakespearien ne s'est pas évanoui... Si les buées, les fumées qui, d'après nos souvenirs, estompent, ombrent, rendent presque fuligineux certains passages de l'original, n'ont pas été pompées, absorbées. Si le texte d'*Hamlet* n'est pas devenu trop français ; net comme du Montaigne, du Descartes ou du Becque...

En tout cas, l'*Hamlet* de Barrault est le plus intellectuel, le moins romantique, le moins vocalisant, le moins « grand opéra » que nous ayons vu. Il est pensée pure ; parfois « poème pur ». Shakespeare s'y ascétise un peu, s'y cérébralise, comme repensé et revu par quelque Paul Valéry.

Plastiquement, J.-L. Barrault est un prince renaissant. Comment lui reprocher l'italianisme nerveux de son maigre visage, de sa silhouette noire d'insecte élégant ? Vous diriez un Gozzoli, un Mantegna ; un nerveux nu de Cellini recouvert de l'habit de deuil. Ce mime exceptionnel a si bien préparé tous ses mouvements que vous diriez qu'une partition des

gestes et des attitudes, fixée note à note, hauteur et durée, accompagne la partition de la voix. Bien entendu, on va disant que l'influence de l'écran se fait sentir ; que Barrault a composé un maître-film, et que l'impression de fixé, d'inaltérable, de déjà arrêté, par un travail passé, refroidit notre émotion. Il y aura toujours des avides d'improvisé, des maniaques de l'imparfait... Mais les maîtres de J.-L. Barrault sont bien, cette fois, Gide et Valéry, les ennemis du hasard, et de l'inspiration, inégale et fugace.

Le rôle d'Hamlet, c'est vrai, devient sans mystères. On ne se demande plus si la folie du prince est toute simulée, ou s'il est vraiment, pour une part, égaré. Voici l'Hamlet lucide, maître de soi ; le « comédien » supérieur, qui a droit de donner des leçons aux interprètes du *Meurtre de Gonzague*... Un Hamlet pessimiste, mais sans vertige ; — ses nausées de jeune prince existentialiste ne le bouleversent pas. Il analyse tout, — le mal du monde avec la lucidité des Diogène et des La Rochefoucauld. De loin en loin, un frisson pascalien...

La mise en scène accentue, dégage, met en relief la volonté d'intellectualiser *Hamlet*. Elle est faite de rideaux gris, généralement, avec quelques accessoires de tons neutres, ou des noirs. On n'a nullement une impression de pauvreté, comme jadis chez Pitoeff, mais de calcul, d'abstraction volontaire. Les scènes de la terrasse sont comme des jeux de silhouettes noires sur fond gris. Un « dessin animé », un lavis à l'encre de Chine dont les personnages gesticulent... Une idée neuve ; les premières apparitions du spectre sont soulignées par une longue note aiguë, qui a le timbre des ondes Martenot, et dont l'intensité suit les mouvements, l'approche ou le départ du fantôme. Cela ne paraît pas indispensable, d'abord, quoique cela tende assez bien nos nerfs. Mais on en voit la raison, dans la scène entre Hamlet et sa mère. Alors, le spectre ne reparait pas. Mais la note, la longue pédale aiguë suffit à nous l'annoncer. Pas plus que Gertrude, nous n'apercevons

pas le Roi mort. Mais nous savons qu'il est là et qu'Hamlet le voit.

Un *Hamlet* complètement expliqué ; où le mystère se dissipe sans doute un peu trop... Mais si résolument antiromantique ! Net comme une épure ; exact comme le dessin d'un moteur, fait à la ligne et au compas, ou d'une planche de géométrie descriptive, où l'objet apparaît sous tous les angles... Ou encore, une planche où un graveur aussi précis qu'Holbein aurait assemblé tous les « moments » du passage d'*Hamlet* dans Shakespeare...

Le reste de l'interprétation est fort convenable, mais sans éclat particulier. *Hamlet* est bien le soleil noir de la mélancolie ; et il ne tourne autour de lui que d'insignifiantes planètes. Deux remarques cependant : contre le texte de Shakespeare, mais non sans profit pour la poésie, on fait d'Horatio un garçon aussi jeune qu'Hamlet ; le Pollux de ce Castor, presque aussi ému que lui, et tendre, — sans rien de suspect, — et fraternellement ému. Cela fait passer un souffle d'adolescence fraîche dans la sombre histoire, et suscite quelques groupes d'une harmonie, d'une grâce virile incomparable, entre J.-L. Barrault et un autre transfuge de la Comédie-Française, M. Dessailly.

Ensuite, je m'étonne qu'on n'ait pas fait ressortir, avec le couple Claudius-Gertrude, ce qu'il y a dans *Hamlet*, comme dans tout Shakespeare, d'intensément sensuel... C'est la luxure, c'est le démon de la chair qui a uni ces deux êtres, et les a menés au crime... A voir évoluer, se tenant par le doigt, et marchant majestueusement, sans un frisson de l'épiderme, les deux complices, on ne pense pas un instant à leurs furies nocturnes ; on ne fait plus attention au « Allez au lit ! » terriblement lucide, et flétrissant, que le fils jette à sa mère.

Robert KEMP.

L'ARBRE DE MISÈRE.

(FIN.)

XXIV

Toutefois des changements affectèrent la vie morale de la famille. A quelle date Mouna vit-elle ses sentiments se modifier? C'est un détail qui ne saurait être précisé à un jour ou à un mois près. C'était pendant sa septième grossesse : elle désirait une fille et en entretenait son mari. Celui-ci hochait la tête et haussait les épaules, car cela lui importait bien peu. Au fond il préférait les garçons. Mouna, désolée, reprochait amèrement à son mari son mépris pour les filles, ou tout au moins sa froideur à leur égard.

— Evidemment, cela t'est bien égal, lui disait-elle parfois. Toi, tu as deux filles, Samiha et Gulnar. Tu en as de la chance avec tes filles et tes garçons. Cela te soucie peu que je sois privée de ce plaisir.

Khalid riait de cette réflexion, ce qui exaspérait davantage Mouna :

— A peine le petit garçon peut-il marcher, ajoutait-elle, qu'on l'envoie à l'école, puis au collège. Il échappe à sa mère avant même d'avoir atteint sa sixième année, il la quitte ensuite pour étudier ou s'amuser. Il a enfin une situation, se marie et a des enfants. Au contraire la petite fille vit dans les jupes de sa mère, sans aller à l'école ni au collège, et elle ne travaille pas au dehors.

Toute petite, elle est sa chose, devient son amie durant son adolescence, et plus tard sa sœur lorsqu'elle prend de l'âge, même si elle se marie.

Khalid avait trouvé la réflexion assez drôle :

— Oui, la sœur de sa mère, même si elle se marie. Comme si tu étais la sœur de ta mère après ton mariage et la naissance de tes garçons !

— C'est toi et tes garçons qui me font délaisser ma mère, répliqua Mouna avec fureur.

Khalid riait de bon cœur :

— Eh ! bien, ta fille fera comme toi dès qu'elle aura été mariée et aura son premier fils.

Le ciel couronna l'espoir de Mouna et lui accorda une fille. D'autres suivirent, il y en eut quatre, qui toutes furent élevées avec l'aide de Gulnar. Mais à mesure que ces fillettes grandissaient, Mouna vit Gulnar d'un autre œil : sa tendresse pour les filles semblait se concentrer exclusivement sur les siennes. Elle lançait à Gulnar des regards courroucés, la commandait sur un ton désagréable et la traitait de jour en jour plus sévèrement. La jeune fille n'y fit pas attention tout d'abord, accepta la chose, puis en souffrit et finit par supporter ce changement d'humeur avec patience. Salem venait à la maison, mais ne parlait pas de mariage, n'y faisait même pas allusion, et lors de ses visites, son père Sélim avait la même contenance. Mouna, qui autrefois en avait plein la bouche, n'en soufflait plus mot. Les plaisanteries des garçons de la famille s'atténuèrent progressivement pour cesser complètement et faire place à d'autres sujets de conversation. Il ne fut donc plus question de fiançailles et personne ne mentionna plus ce mariage. Gulnar constatait douloureusement le fait, en dissimulant de son mieux : elle jetait des coups d'œil désespérés à son miroir et le rejetait avec frayeur. Lorsqu'elle disposait d'une minute, elle s'enfermait à l'écart pour pleurer comme peuvent pleurer les femmes, mais au moindre bruit elle ravalait ses sanglots, quitte à en être suffoquée,

et se précipitait sur un ouvrage quelconque, avec un visage en apparence impassible. L'attitude nouvelle de Mouna amena Gulnar à être plus empressée auprès de sa propre mère : elle lui parlait, la soignait et se mettait à sa disposition. Chez Gulnar, la brusquerie était un signe de tendresse : lorsqu'elle interpellait durement quelqu'un ou qu'elle le rabrouait sans douceur, on pouvait être certain qu'elle éprouvait pour lui une profonde affection. On pouvait donc mesurer la chance de sa mère lorsque Gulnar s'adressait à elle avec une voix grondeuse, des propos incisifs, des regards désagréables et des gestes bourrus. Chaque matin elle apportait le café à sa mère : elle arrivait en trombe et s'exprimait sur un ton criard, sans aucune mesure. Et lorsque sa mère paraissait ne rien voir, comme c'était souvent le cas, Gulnar la secouait sans ménagements et lui disait d'une voix presque méchante : « Je te parle, ne m'entends-tu pas ? Et si tu m'entends, pourquoi ne réponds-tu pas ? » Pendant qu'elle lui faisait ces réflexions désobligeantes, il n'était pas rare qu'elle lui donnât un baiser furtif. Nafissa était d'abord indifférente à ces manières brusques, mais finit par les remarquer, car cette comédie très fréquente se renouvelait plusieurs fois au cours de la journée et chaque soir à la tombée de la nuit. La famille se rendait compte que la jeune fille n'était pas dans son état normal, ou plutôt elle crut que Gulnar voulait obtenir de sa mère quelque service. Mais le cœur des jeunes gens n'est pas pitoyable, et celui d'une femme l'est encore moins lorsqu'elle est accaparée par ses enfants, et personne de la famille ne se souciait des mauvaises manières de Gulnar vis-à-vis de sa mère. Au fond que leur importait ? C'était une fille sotte, une mère folle. Les enfants s'occupaient de leurs plaisirs, et quant à leur mère, elle avait assez à faire avec ses garçons et surtout ses filles.

Un jour Gulnar se présenta chez sa mère avec son air grincheux de chaque jour et lui parla sèchement. Et comme la mère tardait à répondre, Gulnar se précipita

sur elle comme une goule en furie prête à égorger sa proie. Saisie d'effroi, la malheureuse ne fit qu'un bond pour échapper au danger, mais déjà la jeune fille l'avait prise dans ses bras, sans que la mère opposât la moindre résistance. Mouna, ses enfants, ainsi que les servantes, assistèrent à ce spectacle singulier de l'étreinte des deux femmes, de ces deux horribles visages baignés de larmes mêlés l'un à l'autre. Par pudeur et aussi par déférence pour leur mère, les garçons s'abstinrent de rire, malgré l'envie violente qu'ils en avaient. Mouna, stupéfaite et interdite, pleurait en silence : d'un pas lent et mesuré, elle s'avança vers les deux femmes et déposa sur le front de chacune d'elles un baiser mouillé de pleurs. Cette scène déchirante ramena une lucidité embryonnaire dans l'esprit de Nafissa : elle avait compris qu'elle était mère, avait près d'elle une fille qui se nommait Gulnar, et une autre Samiha qui vivait au loin. Ce n'était toutefois qu'une étincelle, et si Nafissa fut moins incohérente, elle conserva cette misère de l'âme qui prédispose à une soumission d'automate ; elle se concentra sur une notion abstraite de la vie et n'alla pas plus avant ; elle avait le sentiment d'être une créature douée de personnalité, mais la trame de la destinée en avait fait un cadavre vivant et elle n'avait plus qu'à attendre le jour où son âme quitterait sa cage pour se reposer au cimetière.

Ainsi Nafissa, plus consciente de sa situation, demeura une pauvre victime, avec l'apparence d'un spectre, dont la faible voix donnait l'impression d'un écho lointain. Mais quel spectre et quelle résonance ! C'était la douleur personnifiée, qui laissait échapper des sons n'ayant rien d'humain, rappelant plutôt le nasillement des pleureuses professionnelles. De son côté, Gulnar retrouva confiance en elle-même, avec un retour de goût à la vie, non qu'elle escomptât son union avec Salem, car c'était un espoir qui perdait chaque jour de sa raison d'être, non plus parce qu'elle pouvait se réfugier auprès de sa mère pour y épancher avec abandon sa propre tristesse.

Elle était heureuse surtout de ne plus rencontrer chez sa mère ces yeux hagards, signes trop certains de sa débilité mentale, et de lui trouver maintenant des regards compréhensifs, d'avoir avec elle des conversations intelligibles, qui remplaçaient le bredouillement confus d'autrefois. Cette promesse, oh ! bien fragile, de tendresse silencieuse, suffisait à la jeune fille, étanchait sa soif d'amour, au moment où elle était dépossédée de l'affection de sa tante et croyait avoir perdu celle de ses frères, au cœur si froid, aux abords si rudes, et dont l'égoïsme impitoyable semblait oublier les bontés qu'elle leur avait prodiguées.

Dès lors, Gulnar ne cherchait plus la cause du retard apporté à son mariage avec Salem, puisqu'elle en avait aboli même l'idée : il lui suffisait, pour ne plus caresser un tel projet, qu'à regarder le visage de sa mère ou de contempler le sien dans un miroir.

A vrai dire, le cas de Salem était loin d'être simple, et sa complexité découlait de l'existence que menait le personnage. Il avait eu une enfance extrêmement pénible et avait pu se croire déshérité du sort : c'est dans son plus jeune âge qu'il avait été orphelin de mère, pour connaître la tyrannie des belles-mères. Dès l'adolescence, il avait été mis en apprentissage et avait dû s'exténuer à fabriquer des chaussures, pendant que ses cousins allaient à l'école primaire, puis au collège. Leurs costumes, qui ne manquaient pas de chic, les poussaient à adopter des attitudes fières et dédaigneuses, indices extérieurs de la haute idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes. Le jeune Salem menait une vie odieuse à la maison entre ses deux belles-mères, il détestait son patron, ce cordonnier, qui, à longueur de journée, mesurait les pieds de ses contemporains. Il s'était juré de fuir la maison paternelle dès qu'il le pourrait et de ne plus moisir dans son métier de savetier. Son frère Ali n'était pas mieux loti : lui aussi endurait mal sa vie à la maison et se rongait d'impatience dans le métier que son père

lui avait imposé sans le consulter. Les caractères des deux jeunes gens étaient diamétralement opposés : tandis que Salem avait une certaine dose de finesse, Ali n'était qu'un paysan mal dégrossi. Mais tous deux étaient unis par leur détresse commune, ils se croyaient persécutés et échafaudaient des plans pour sortir de cette atmosphère délétère et étouffante. Quoique ayant acquis une grande habileté dans sa profession, Salem la quitta, et comme son père lui adressait des observations à ce sujet, il répondit sans barguigner :

— Tu m'as fait prendre ce métier pour que je ne vive plus à tes frais. Sois tranquille, je vais gagner ma vie et je ne te coûterai pas une piastre.

Son existence fut agitée, comme l'est celle d'un jeune homme d'humeur vive, qui sait lire et écrire, qui ne manque pas plus d'adresse manuelle que du sens des affaires. Il roula sa bosse de situation en situation, avec des gains plus ou moins substantiels et put remettre à son père une ou plusieurs livres de temps en temps. Il abandonna sa tenue traditionnelle et se vêtit comme ses cousins pour devenir un efendi à tarbouche. Pourtant il se sentait un complexe d'infériorité vis-à-vis de ses cousins, parce que son langage n'était pas aussi châtié que le leur et qu'il ne possédait pas leurs diplômes. Toutefois il avait sur eux l'immense avantage de ne jamais être dépourvu d'argent, il en avait même plus qu'eux. Très malin, il ne s'embarrassait d'aucun scrupule, venait à bout de tous les obstacles et s'en tirait avec la même facilité qu'on extrait un cheveu de la pâte. Salem présentait un visage gai et souriant, avait la langue bien pendue, plaisantait avec désinvolture et possédait un optimisme sur lequel les soucis n'avaient aucune prise. Le sans-gêne avec lequel il avait déserté son métier de savetier pour régler sa conduite personnelle comme bon lui semblait l'amena à récidiver, et il déclara un beau jour à son père sans précaution oratoire :

Que je n'entende plus parler de Gulnar, je ne l'ai

jamais considérée comme ma fiancée et il ne m'est jamais venu à l'idée de l'épouser.

— Mais, répondit son père, je vous ai fiancés.

— Je ne t'en avais pas chargé.

— Ta mère l'avait fait aussi.

— Je ne l'en avais pas priée davantage.

— N'oublie pas que ta mère a encore insisté là-dessus sur son lit de mort.

— Elle te l'a peut-être recommandé, mais elle ne m'a personnellement rien dit.

Il y avait pour Sélim de quoi désespérer de son fils :

— Tu feras ce que tu voudras, conclut-il. Je te prie seulement de ne rien divulguer de tes intentions avant que j'aie mis ton oncle au courant. Et tu peux croire que cet entretien me sera particulièrement déplaisant.

— Je n'ébruiterai pas la chose, mais je n'ai aucun motif de la cacher. Je m'en fiche absolument. Il est bien inutile de prévenir mon oncle, car je n'épouserai pas plus Gulnar qu'une autre.

Salem planta là son père. Celui-ci restait perplexe et se sentait aussi furieux que satisfait. On peut supposer que l'attitude de son fils le rassurait, car il n'était pas autrement ravi que son fils liât sa vie à cette fille très laide, encourageant ainsi le risque de la mésaventure tragique de son oncle Khalid avec Nafissa.

Ali était peu bavard avec son père. Il conserva son métier de tailleur, qu'il n'avait pas choisi, et ne chercha pas à sortir de l'ornière ; mais s'il se rendait tous les jours à son atelier, il n'y faisait rigoureusement rien. Son patron s'habitua à sa négligence et à sa paresse. L'employa à de futiles besognes, sans lui enseigner le métier. Le soir venu, Ali fréquentait les mosquées et les réunions de *zikr*, mais ne retirait aucun profit spirituel de ses prières ni de ses exercices de piété. Il passait à la maison familiale pour chipoter un peu de nourriture, puis repartait aussitôt pour mener son existence débraillée. A la tombée de la nuit, il se jetait sur son lit et ronflait

jusqu'au matin pour recommencer le lendemain sa vie de fainéantise intégrale. C'était tout le contraire de son père et de son frère, il était la risée de ses cousins lorsqu'il allait les voir, ce qu'il faisait rarement. Toujours de bonne humeur, il ne se tracassait de rien et d'ailleurs n'avait aucune idée en tête. Personne ne pouvait lui être désagréable, aucune parole, aucun geste ne le froissaient, les événements glissaient sur cet être bonasse sans laisser aucune trace ni bonne ni mauvaise. Sélim aimait ses fils malgré le chagrin qu'ils lui causaient. Il préférait Salem, l'aîné, parce qu'il était actif et distingué, qu'il lui apportait de temps à autre de l'argent, secours qui n'était pas négligeable lorsqu'il s'agissait de boucher un trou ou d'éteindre quelque dette gênante. Mais cela n'empêchait point qu'il n'éprouvât une grande pitié pour Ali à cause de son esprit borné et de ses capacités restreintes. Cette tendresse qu'il témoignait à Ali en raison du néant de son existence était pour Sélim un devoir du même ordre que la patience avec laquelle il supportait ses deux femmes. En fait, il se désintéressait donc de ses deux grands fils, réservant son temps à son travail et à ses autres enfants. Il modela leur éducation sur celle qu'il avait donnée à Salem et à Ali, en ce sens qu'il mit les garçons en apprentissage.

— Que veux-tu ? disait-il à son frère Khalid, il ne faut pas lutter contre la destinée, ni se révolter contre le sort. Tout le monde ne peut pas accéder au premier rang. Mes enfants ne doivent pas être laissés à la dérive comme ceux de ton père. Que ton niveau social s'élève et que tes enfants suivent ton exemple, c'est très bien. Au moins une branche de la famille aura réussi. Mais crois-moi, tu es fou, et tu t'exposes beaucoup à dissiper ainsi ton argent au lieu d'en épargner une part. Je me permets de trouver extraordinaire que tu ne sois pas propriétaire d'une maison pour loger ta famille. Ton habitation actuelle appartient au Gouvernement et tu en partiras un jour ou l'autre. Tu ne songes pourtant pas à

transporter les tiens dans la demeure délabrée de ton père. Sais-tu ce que tu devrais faire ? M'envoyer une livre tous les mois, que je mettrai de côté : lorsqu'il y en aurait vingt ou trente, je t'achèterais un lopin de terre et y ferais construire ta maison. Faisons mieux, confie-moi une livre chaque mois, j'en économiserai autant et sur le terrain acquis je ferai édifier deux demeures contiguës, une pour toi, une pour moi. Nos enfants respectifs pourront s'égailler suivant leurs situations, mais chacun d'eux trouvera, à l'heure de la vieillesse, un port d'attache, où ils viendront se rejoindre comme nous l'avons fait pendant notre jeunesse.

Sélim multipliait sans cesse ces exhortations pressantes, sérieusement ou sur un ton badin. Mais quel que fût le sujet de ses conversations, un point n'était jamais abordé, ni franchement ni par allusion, c'était la question de ce projet d'union, de ce mariage toujours retardé. La jeune fille attendait sans trop se faire d'illusions, et personne ne demandait sa main, car il y avait belle lurette que tout le monde la savait réservée à son cousin. Sélim n'osait rien dire, parce qu'il connaissait la détermination de son fils. Khalid n'était pas à l'aise et n'avait pas le courage d'en parler. Salem partageait entre les deux villes son existence joyeuse, parfois il allait faire ses freddaines au Caire et y prolongeait son séjour. La malheureuse Gulnar s'épuisait dans son labeur misérable, ne laissant soupçonner à personne si elle pensait à ce mariage, encore moins s'il lui était douloureux ou indifférent d'y songer. Il est certain qu'elle souffrait des mauvais procédés de sa tante, dont la sécheresse de cœur s'accroissait à mesure que ses filles grandissaient.

XXV

C'est une sottise incommensurable que de vouloir dénombrer les jours et les nuits : ils forment une série continue et il n'est pas plus possible d'en préciser le

point de départ que d'en prévoir l'aboutissement. Il est encore plus ridicule de cataloguer les incidents qui se placent à l'intérieur de cette suite ininterrompue : la chose est délicate déjà lorsqu'il s'agit d'un seul individu, comment serait-elle réalisable quand ils concernent toute une famille, petite ou grande ? À plus forte raison lorsque ces événements affectent une cité, une province, ou encore une génération. Leur variété et leur diversité sont infinies : certains sont d'une telle gravité qu'ils laissent des traces profondes sur les particuliers comme sur les collectivités, la platitude des autres les a rendus si négligeables que personne ne s'en est soucié et qu'on n'y pense plus jamais. Mais si ténu soit-il, le fil s'insère d'une façon voyante dans la trame de cette fuite des jours qui constituent ce qu'on appelle une existence. Les annalistes, les historiens le savent bien, eux qui recomposent les légendes des temps révolus. Ils disent : « Un tel a vécu le nombre d'années déterminé par la Providence, passant sur cette terre le délai qui lui avait été imparti. » Ou encore : « Les jours et les nuits se dévident avec une rapidité déconcertante, combien les héros de l'histoire arrivent vite à la vieillesse ! » Au fond, ces réflexions n'ont qu'une signification, c'est qu'il est vain de découper les périodes par petites tranches et qu'il est oiseux de faire le décompte de tous les épisodes. Il est donc préférable de s'en tenir à une vue d'ensemble, sauf à s'arrêter aux circonstances qui en valent la peine, qui ont une portée essentielle. Nous ne prétendons pas pour autant mettre en vedette telle ou telle scène plus fameuse que les autres, ni faire une distinction précise entre une aventure d'importance majeure et une autre qui n'a guère impressionné que la subconscience. Nous évaluons les dates et les faits comme nous pouvons, ou du moins tels qu'ils apparaissent à notre intelligence ou à notre imagination. Nous les apprécions comme il convient et nous les décrivons avec une absolue fidélité, et nous ne sommes pas éloignés de croire que c'est le meilleur moyen

de satisfaire les curieux. Ce que je puis certifier en toute sincérité, que le lecteur me croie ou non, c'est que j'ai suivi de près et avec une attention soutenue la transformation de cette famille, j'ai été le témoin de l'enchaînement des crises et des réussites, et je pourrais écrire là-dessus des ouvrages interminables en plusieurs tomes. Il serait d'ailleurs plus juste de dire que mes renseignements ne concernent pas cette seule famille : ce fut l'histoire de nombreuses familles égyptiennes en cette fin du siècle dernier et au début du xx^e. Les vieilles habitudes nationales étaient attirées vers une direction nouvelle : ici c'était une bousculade brutale, là une modification graduelle, presque insensible. Cette évolution affecta toutes les familles égyptiennes, citadines ou villageoises, presque personne n'y fit attention et on l'observa peu en son temps, mais il n'en est pas moins vrai qu'elle marqua l'Égypte d'une empreinte originale : ce fut, après une longue stagnation, une renaissance qui donna une vive impulsion à un corps endormi. L'histoire de la famille de Khalid est celle de bien d'autres familles, rapprochées par l'affection, le voisinage ou la similitude d'occupations, surtout lorsque la profession laisse une déformation caractéristique. Pourtant je ne conte que les événements les plus simples et même en faisant un tri. Les enfants pullulaient. Des conjonctures diverses les avaient dirigés, filles ou garçons, vers des buts prédestinés ; ils n'avaient pas opté eux-mêmes, leurs parents n'y avaient été pour rien, mais tous avaient suivi la destinée, à laquelle l'homme n'a pas le pouvoir de se soustraire. Il me suffit d'enregistrer ici que les années avaient passé sur cette famille dans le nouveau théâtre où elle s'était installée : les fils étaient devenus des jeunes gens ; ils avaient acquis, dans la mesure où les conditions de la vie provinciale le permettaient alors, une somme suffisante de connaissances. Ils n'auraient pas eu besoin d'aller au Caire accroître leur bagage, sans un motif d'ambition, et pourtant ils le firent. Ce n'est qu'un simple mot, qu'on

prononce en un clin d'œil, une brève remarque, qui tient dans un minuscule espace de papier. Mais le fait en lui-même laisse entrevoir des difficultés sans nombre et des fatigues incalculables. Cela représentait un effort inimaginable, lourd de péripéties, tantôt agréables, tantôt pénibles. A cette époque, lorsqu'on venait d'un coin éloigné de province, un voyage au Caire n'offrait pas les mêmes facilités que de nos jours : c'était une grosse affaire, d'une infinie complication. C'étaient des dépenses immenses, que la bourse d'un fonctionnaire comme Khalid ne pouvait solder. On devait envisager pour ces jeunes gens des logements convenables dans la capitale, leur assurer des moyens d'existence congruents, les mettre à l'abri des dangers que présente une grande ville. Car les provinciaux naïfs découvrent un monde étrange, qui offre à la jeunesse les plus graves périls et les plus inquiétants. C'était la préoccupation quotidienne de Khalid et de sa femme, on peut même dire qu'elle troublait leurs nuits ; leurs alarmes anxieuses et leurs soucis obsédants les empêchaient de penser à autre chose. Sélim riait de ces tracas et en même temps prenait en pitié les malheureux parents, ne leur marchandant ni ses sarcasmes ni ses consolations. Il les aimait beaucoup et souffrait de leurs déboires. Depuis la première minute, il les avait mis en garde contre cette poursuite des honneurs qui les empoisonnait, contre des espoirs chimériques. Que de fois il leur avait donné le conseil de mettre leurs fils en apprentissage : avec un métier en mains, ils gagneraient leur vie et pourraient venir en aide à leurs parents dans leur vieillesse. Il leur avait dit si souvent : « Les collègues ne sont pas faits pour la paysannerie ni pour la classe moyenne ; ils ont été créés pour les maîtres turcs et les Égyptiens fortunés. » Ils n'avaient écouté aucune suggestion et ils avaient goûté aux fruits acides de la déception, avaient éprouvé ce qu'il en coûte de résister. Le comble c'est qu'un démon installé dans la demeure de Khalid insinuait à ses oreilles et à celles de son épouse

le reproche de n'avoir pas suivi l'avis de Sélim. Pourquoi ne s'étaient-ils pas contentés de diplômes courants, de ces situations qu'on obtient sans efforts? Sans doute, elles procurent des salaires ridicules, bien que les provinciaux les jugent considérables : en réalité, ils vous laissent manquer de tout et ne vous empêchent pas de mourir de faim. Tant s'en faut qu'ils donnent un certain bien-être et une vie facile ! Le même démon harcelait en sens contraire Khalid et sa femme soir et matin : « Regardez, leur soufflait-il, le chef de votre administration, le cadî et le mamour : l'un veut faire de son fils un magistrat ; l'autre désire en faire un ingénieur ; et le troisième a l'ambition d'en faire un médecin. Quelle différence y a-t-il entre vos enfants et les fils de ces messieurs? Tous se préoccupent de ne pas perdre un pouce de leur taille, pourquoi ces fils de grands fonctionnaires auraient-ils ce monopole, tandis que vos fils seraient contraints de marcher à quatre pattes? Le chemin à parcourir dans la vie est le même pour tout le monde et tous, durant de longues années, cheminent d'un pas égal vers la mort, malgré la diversité des emplois et l'inégalité du rang social.» Et Satan, ne chômant pas, leur disait encore : « Voyez votre chef, comme il est fier et orgueilleux, comme il bombe le torse lorsqu'il adresse la parole à ses subordonnés, à Khalid notamment. Voyez sa femme, qui considère du haut de sa grandeur, avec un dédain arrogant, les femmes des fonctionnaires empressées à lui rendre visite. Et leurs fils? Prenant modèle sur leurs parents, ils s'estiment supérieurs à vos fils et le leur font bien voir. Ils ont été leurs camarades à l'école primaire, puis au collège, mais vos enfants ne doivent pas rester en panne, après l'instruction qu'ils ont reçue, les diplômes qu'ils ont conquis, tandis que les autres continueraient à progresser. Sinon, dans quelques années, vos fils en seront au même point que vous-mêmes, c'est-à-dire que les fils de ces gros fonctionnaires seront leurs chefs. Vos fils ont eu au collège de meilleurs places que ceux-là et ils sont

donc fort capables de les battre dans d'autres collèges et, en fin de compte, ils pourront réussir à les dépasser et à avoir plus de chance qu'eux. Songez combien vous vous rengorgerez le jour où vos enfants auront obtenu un diplôme ou une situation qui auront échappé aux fils de votre chef, du cadî ou du mamour.» Ces réflexions avaient un retentissement singulier dans le cœur de Khalid et de Mouna : ils ne pensaient à rien d'autre qu'à s'imposer des privations et se saignaient aux quatre veines pour le résultat qu'ils escomptaient. Chaque année scolaire on se défaisait d'objets précieux, même des choses dont on avait le plus pressant besoin : peu à peu disparurent les vaches, les buffles et les chevaux, puis ce fut le tour des bijoux de Mouna, qui en devint plus démunie que les pauvresses de la ville. Quelle n'est pas la femme, fût-ce la plus loqueteuse, qui ne possède pas des pendants d'oreilles en or ou en argent, ou encore des anneaux de pied. Mouna avait des bijoux magnifiques, qui, une année après l'autre, furent remis à maître Guirguis. Cet individu était mandé à domicile par Khalid : il faisait jouer les bijoux dans sa main, les examinait méticuleusement, les pesait et en versait la valeur à Khalid. Le prix servait à acquitter les frais d'études des enfants. Ensuite Khalid s'astreignit à des économies vestimentaires. Lui qui faisait des dépenses exagérées sur ce chapitre, toujours habillé de la soie la plus fine et de la meilleure laine, devint regardant, et se contenta de coutil et de laine bon marché. D'ailleurs sa femme et ses filles imitèrent sa conduite. L'impossible devait être fait pour faciliter l'instruction des fils et leur assurer au Caire une existence confortable.

Khalid n'avait même plus la perspective de recourir à son père, dont la fortune s'était évanouie. Ali était maintenant un vieillard perclus et aveugle. Réduit à la solitude, il se trouvait à la charge de ses enfants, qui auraient accepté de le faire vivre à condition de le recevoir chez eux à tour de rôle, mais se refusaient à lui servir une

pension. De son côté, Ali s'obstinait à vouloir demeurer dans sa maison pour ne pas quitter la chambre d'Omm Khalid. C'est là qu'il restait presque toute l'année ; il aimait à passer chaque hiver auprès de son fils Khalid : il s'y trouvait bien au chaud, s'y reposait au calme, douillettement choyé comme il ne l'était plus chez lui. Toutefois il avait exigé de Khalid la promesse que s'il tombait malade il serait immédiatement ramené dans la chambre d'Omm Khalid, car il désirait terminer ses jours à l'endroit même où sa femme s'était éteinte. Khalid ne pouvait pas davantage compter sur son beau-père Hagg Mas'oud. Ce dernier s'inquiétait peu de l'argent et son commerce avait subi le même assaut que celui d'Ali. Il était passé entre les mains de ces astucieux drôles venus du Caire, qui lui avaient donné une organisation nouvelle, très simplifiée, contre laquelle Hagg Mas'oud et ses confrères ne pouvaient lutter. Si Hagg Mas'oud n'avait été un homme très pieux, au sens le plus étroit du terme, il aurait partagé le sort misérable d'Ali. Mais animé d'une résolution farouche, il se résigna et abandonna un négoce qui offrait tant de déboires. Il se contenta de ce qu'il possédait, vivant sur son capital, sans négliger les présents qu'il faisait avec une ponctualité équitable à ses filles et à ses gendres. Plus que jamais il s'attacha à son cheikh d'une manière si intime qu'il lui resta fidèle après sa mort, ne se liant pas avec son fils. D'ailleurs avec l'âge il fut obligé de ne plus bouger de chez lui et c'est le tout jeune cheikh qui allait le visiter de temps en temps. Mais si le commerce de Hagg Mas'oud avait continué de prospérer et que le vieillard eût disposé d'une opulente fortune, Khalid ne lui aurait jamais réclamé quoi que ce soit pour l'instruction de ses fils. Car Khalid avait une forte dose d'amour-propre, sa femme aussi, et tous deux trouvaient une saveur étrange à l'existence étriquée qu'ils menaient pour que leurs enfants puissent terminer leurs études. Il est vrai que ceux-ci en valaient la peine, ils se montraient véritablement dignes de la contrainte

que s'imposaient leurs parents. Ils témoignaient d'un beau zèle, et leur supériorité sur leurs camarades de la petite ville était manifeste. Ils réussissaient là où échouaient les fils des grands fonctionnaires : l'un d'eux ne venait-il pas d'obtenir d'emblée le diplôme d'études secondaires, alors que son camarade de classe à l'entrée au collège, le fils du mamour, était encore en première année et aurait été probablement renvoyé si son père n'avait mis à profit certaines influences. Aussi le mamour et les autres fonctionnaires jalouaient-ils Khalid et dissimulaient mal leurs sentiments. Khalid et sa femme étaient au grand jour l'âpre plaisir qu'ils éprouvaient à susciter cette envie. Pourtant Khalid essayait de se préserver du mauvais œil en récitant le Coran et en multipliant ses oraisons, comme Mouna tentait d'y échapper en brûlant des parfums et en exhalant ces sortes d'imprécations dont on ne sait si elles sont destinées à Dieu ou au diable. Les jeunes gens de la famille se moquaient de leurs parents et riaient de bon cœur de ces précautions. Pendant ce temps, les filles de Mouna avaient grandi : elles étaient resplendissantes de beauté. D'autres garçons étaient nés coup sur coup. Et Gulnar faisait marcher toute la maisonnée, sous la férule impitoyable de sa tante. Pour elle les travaux avaient pris une importance croissante : les enfants en bas âge étaient nombreux ; les tâches du ménage étaient d'autant plus écrasantes qu'il y avait moins de domestiques : n'était-il pas nécessaire de faire des économies ? La besogne était surtout pénible pour Gulnar pendant les vacances de l'été et les congés au cours de l'année, car les jeunes gens arrivaient et emplissaient la maison de leur turbulence. Le plus singulier, c'est qu'aucun d'eux ne s'apercevait d'un changement dans la manière de vivre de leurs parents : ils ne voyaient pas que la pauvreté avait remplacé l'aisance d'antan. Pourtant il n'y avait plus de bétail, le mobilier se détériorait et n'était pas renouvelé, la mère ne portait plus de bagues. Mais ils pensaient toujours que leur père

avait des moyens et restaient convaincus qu'ils couleraient chez eux des journées douces comme par le passé. Toujours est-il que Gulnar se mettait à leur disposition sans désespérer : levée avant eux, dès l'aube, elle ne se couchait guère avant minuit, alors qu'ils dormaient depuis longtemps. Elle travaillait sans relâche, ne s'arrêtait pas une minute : elle aurait été tranquille et heureuse sans les reproches incessants de sa tante, sans les plaisanteries blessantes de ces mauvais garçons incapables d'un bon sentiment, sans la présence de Salem, qui ne manquait pas cette occasion des vacances pour faire un long séjour à la maison. Or Salem était, de tous ces garçons, celui qui aimait le plus ses aises, adorait se faire servir et qui avait la langue la plus venimeuse. Le meilleur moment de la journée pour Gulnar, celui qu'elle préférait, c'était les courts instants où elle se trouvait seule avec son père lorsque de bon matin elle lui apportait son café, alors que sa tante dormait encore. Elle se tenait debout devant lui tandis qu'il grignotait son morceau de pain sec saupoudré de sel et buvait ses deux tasses de café sans sucre. Il s'entretenait familièrement avec sa fille, l'interrogeait sur la façon dont ses fils avaient passé la journée de la veille et sur ce qu'ils comptaient faire le jour même, puis donnait ses ordres pour leur déjeuner et leur dîner. Elle goûtait aussi cette brève minute, après la sieste, quand elle lui apportait de l'eau pour ses ablutions : elle attendait qu'il eût achevé sa prière et humé avec gravité deux autres tasses de café. Alors il la plaisantait sur sa cuisine, lui faisait des compliments sur tel plat, des critiques sur tel autre. La jeune fille ripostait, tantôt gaiement, tantôt en bougonnant ; elle le comparait au chat qui, après son repas, ne peut s'empêcher de griffer la personne qui lui a donné à manger. Le père éclatait de rire, puis il sentait monter dans son cœur une tendresse infinie et murmurait des souhaits que Dieu seul pouvait discerner, il ne voulait surtout pas que ses fils aient pu les entendre. C'était en effet une opinion reçue dans la

famille que Gulnar était niaise et sotté, qu'elle ne pouvait rien faire de bien et qu'elle ne méritait aucun encouragement. Gulnar trouvait aussi un réconfort quand elle apportait à sa mère le café du matin, après le départ de son père, mais encore avant le réveil de sa tante : elle marmottait quelques mots à sa mère, comme en sourdine, et celle-ci bredouillait une réponse d'une voix imperceptible. C'étaient là les seuls rapports journaliers entre la mère et la fille, car Gulnar était dès cet instant affairée dans la maison et tournait comme un toton ; sa mère s'occupait, comme elle en avait pris l'habitude depuis qu'elle allait mieux, elle raccommodait le linge des enfants.

Telle fut la destinée de cette famille pendant des années : les jeunes gens étaient devenus adultes, les mioches avaient grandi et les jeunes filles attendaient leur mariage. Les enfants plus jeunes allèrent au collège suivre la trace de leurs aînés. Le vieux Khalid était satisfait des progrès de ses fils et de la vie indépendante que certains s'étaient assurée, mais il était malheureux de voir la plupart d'entre eux se détacher de lui et le tenir à l'écart. Dans sa vieillesse, il continuait à s'acharner comme autrefois pour venir en aide à ceux de ses fils qui en avaient besoin, ou gâter les plus favorisés, bien que tous fussent parfaitement en mesure de l'aider lui-même ou de lui faire des cadeaux. La conversation des parents roulait souvent sur la conduite, louable ou mauvaise, de leurs enfants : au fond, ils étaient fiers d'eux et escomptaient la récompense céleste des sacrifices accomplis pour leur éducation et leur instruction. Et Khalid ponctuait ces entretiens de cette réflexion stéréotypée : « Je ne laisserai rien à mes enfants. Si j'avais voulu, j'aurais amassé beaucoup d'argent pour eux, mais j'ai préféré les préparer à des situations qui leur permettront de se passer d'héritage, et j'espère qu'ils seront plus tard en état de traiter leurs enfants comme je l'ai fait avec eux. » En entendant ces paroles, Gulnar se sentait envahir par un sentiment étrange, où se mêlaient une

grande tendresse et une certaine rancœur. Il ne lèguerait aucune fortune à ses fils, qui pouvaient s'en dispenser, mais les filles ne recevraient pas davantage, et pour elle un patrimoine substantiel n'aurait pas été un luxe, surtout pour celles qui n'auraient pas trouvé de mari.

XXVI

Au cours d'un été, la famille se trouvait réunie au complet : la maison semblait une ruche en pleine activité. Tous les garçons s'étaient donné rendez-vous, l'aîné avec sa femme et ses enfants, un plus jeune avait amené son épouse, un troisième n'était pas encore marié, un autre en cours d'études au collège, un dernier n'était pas sorti de l'école primaire. Tout ce monde était d'une gaieté folle. Le vieux Khalid rayonnait et rien n'égalait son plaisir à présider la grande table à l'heure des repas, entouré de ses fils et de ses petits-enfants, qui menaient un train endiablé et hurlaient à ne pouvoir s'entendre. La mère était attentive à la distribution de la nourriture, vantant tel ou tel mets, surtout quand elle pouvait rappeler à l'un des fils que c'était dans son enfance son plat préféré : elle stimulait celui qui manquait d'appétit et galvanisait les retardataires. Gulnar allait et venait : aidée de ses sœurs et des servantes, elle apportait les plats, donnait à boire. Toutes avaient fait provision de bons mots et de traits plaisants, qu'elles tenaient en réserve pour cette minute où les femmes étaient groupées autour de la table, avec l'intention de profiter au maximum de cette bonne humeur qui les ravissait.

Les journées de ce radieux été s'écoulaient pour le plus grand divertissement de Khalid et de Mouna : on parlait énormément en ville de cette famille nombreuse, de la fantaisie bruyante dont on était redevable aux jeunes gens, car aucune famille honorable ne manquait de les inviter à déjeuner ou à dîner. Ces politesses étaient

rendues au mieux, et c'étaient des festins continuels, un jour ici, un jour là. Les fils étaient la cause de ce remue-ménage joyeux qui révolutionnait la petite cité. Un beau matin arriva un télégramme qui causa à la fois du plaisir et de la stupéfaction : cette dépêche informait Khalid que son frère Sélim, accompagné de son fils Salem, arriverait le lendemain. Les jeunes gens étaient enchantés de la venue de ce gai luron de Salem, qui allait renforcer cette atmosphère joviale. Khalid était heureux de revoir son frère et se réjouissait aussi de la joie des siens. Mais il se demandait : « Pourquoi diable Sélim vient-il avec son fils ? » Et les jeunes gens s'interrogeaient : « Pour quelle raison cette visite inopinée, annoncée par télégramme ? Ce n'était guère dans les habitudes de Sélim ni de Salem de surgir ainsi à l'improviste. » Mouna n'en pensait rien et ne répondait pas quand on la harcelait de questions : très calme en apparence, elle se bornait à sourire mystérieusement. Le lendemain vint enfin et les voyageurs débarquèrent, mais contrairement aux fois précédentes, où ils se chargeaient d'un bagage restreint, ainsi que de menues offrandes, voici qu'un cortège imposant de porteurs, pliant sous le faix de pesants fardeaux, s'avançaient derrière eux, et l'on vit déballer des quantités de fruits, de plats tout préparés, de riz, de sucre, de café, et nous en passons. La jeunesse regardait tout cela sans rien dire, un peu décontenancée, mais bien vite s'en désintéressait pour faire à Salem un accueil délirant. Khalid disait à son frère : « Eh bien ! vrai, tu n'as rien dû laisser à tes concitoyens, tu as mis à sac leur marché ! » Mouna restait silencieuse, avec un visage souriant et fermé, c'est à peine si elle manifestait un plaisir plus accentué que lors des visites précédentes lorsqu'elle remerciait des générosités habituelles. Les jeunes filles, indifférentes, n'y prêtèrent que peu d'attention, elles avaient bien assez à faire dans cette maisonnée qui exigeait leurs soins les plus attentifs. Seule Gulnar méditait anxieusement : « Se pourrait-il que Salem et son père se soient souvenus

de ces vieilles fiançailles et qu'ils aient songé au mariage projeté?» Mais elle hésitait à conclure et demeurait pantelante, car des doutes la lancinaient douloureusement. Deux jours passèrent dans la gaieté unanime, grossie de la pétulance de Salem et la faconde de Sélim.

Le troisième jour les deux frères eurent un entretien particulier après le déjeuner : les jeunes gens ne devaient s'en rendre compte qu'un peu plus tard. Les filles de Mouna n'y prirent pas garde. Il est vraisemblable de supposer que Mouna se dissimula dans la pièce d'à côté afin de surprendre la conversation des deux frères, l'oreille tendue pour en saisir quelques mots. Gulnar avait bien vu la chose, se bornant à en sourire d'un air entendu, puis vauqua à ses occupations : quoi qu'il en soit, jamais son cœur n'avait autant palpité d'espoir et de crainte. Les deux frères se séparèrent et chacun alla faire la sieste. Khalid s'isola avec son épouse et Sélim rejoignit son fils. Les jeunes gens en parlèrent en riant. Gulnar était dévorée par la plus vive inquiétude, en proie aux plus noirs soucis.

Dans l'après-midi, le visage de Mouna était illuminé : Gulnar l'avait bien remarqué et sentait gronder en elle de sombres pressentiments. Khalid réunit ses fils et leur tint un discours qu'ils accueillirent avec répugnance, sans feindre la moindre déférence. Sélim était effectivement venu faire une demande en mariage pour son fils ; toutefois ce n'était pas la main de Gulnar qu'il avait sollicitée, mais celle de Tafida, l'aînée des filles de Mouna. La pusillanimité de Khalid était mise à rude épreuve. Il ne savait quelle réponse donner à son frère, partagé entre le risque de sacrifier la malheureuse Gulnar, et l'ennui de mécontenter son frère, qui n'était pas habitué à voir une de ses demandes repoussées. Il avait consulté Mouna et comme celle-ci n'y avait rien trouvé à redire, il en concluait qu'il allait encore se mettre à dos son épouse et son neveu Salem.

Les jeunes gens ne voyaient pas si loin : ils étaient

unanimes à considérer ces fiançailles comme une honte ineffaçable. Ils prirent le parti d'en rire et ne ménagèrent pas leurs sarcasmes à leur oncle et à leur cousin, se moquant hardiment de ces présents, dont le nombre insolite devenait trop clair. Le soir même toute la famille ne s'entretenait plus que de cette affaire, et l'humeur de tous, vieux, jeunes gens et enfants, en était toute gâchée. Un nuage menaçant planait sur la maisonnée, naguère livrée à de joyeux ébats : une sombre mélancolie régnait. Les jeunes gens allèrent se promener en ville pour envisager une attitude commune. Gulnar fit dîner les petits, qui mangèrent avec plus ou moins d'entrain et se couchèrent. Les filles de Mouna allèrent entourer leur mère, comme elle recueillies, souriantes et rêveuses. Gulnar abattit sa besogne comme à l'ordinaire et mit le couvert pour le dîner des hommes. Personne ne vint, alors elle appela les femmes, qui s'abstinrent également : elle hocha la tête et haussa les épaules, après quoi elle mangea un morceau. Puis elle alla rejoindre les femmes, en attendant que les hommes aient regagné leurs chambres : elle fit alors le tour de la maison pour s'assurer que les portes étaient fermées et que tout était en ordre. Elle était affreusement triste, mais elle était dressée à la familiarité du malheur. Son âme était désemparée, car ses raisons d'espérer encore étaient tellement fragiles qu'elle ne se serait pas aperçue de leur disparition.

Quelques jours plus tard, Khalid envisagea de donner une réponse satisfaisante à son frère, en sacrifiant sa fille aînée, quitte à mécontenter ses fils. Après tout n'était-il pas le maître ? Il rencontra chez ceux-ci une résistance à laquelle il ne s'attendait pas : ils préparèrent leurs valises et firent savoir en ville qu'ils partaient reprendre leurs occupations. Ils avaient informé leur famille qu'ils rompraient toutes relations si ce honteux mariage avait lieu. Khalid alla en compagnie de Sélim solliciter l'intervention de son chef de service auprès de ces jeunes gens, que l'éducation avait gâtés et à qui les

façons de la vie moderne avaient enlevé toute pudeur : car enfin ils se mêlaient de ce qui ne les regardait pas et osaient tenir tête à leur père. Ce fonctionnaire fut prié de s'interposer, de semoncer les jeunes gens. La plupart d'entre eux se refusèrent à se prêter à ce rendez-vous et ceux qui obéirent revinrent comme ils étaient venus, n'obtempérèrent pas à ses remontrances, de la même façon qu'ils avaient résisté aux ordres de leur père. Mouna pleurait tout ce qu'elle savait, mais ses larmes ne parvinrent pas à apitoyer ses fils. Sélim et son fils furent contraints de rentrer bredouilles : les jeunes gens, dans leur férocité, avaient songé à lui restituer ses cadeaux, mais ils en furent empêchés par un reste de droiture et de dignité. Les vacances d'été, commencées dans la joie la plus souriante, s'achevaient dans la tristesse la plus morne. Les jeunes gens partirent rejoindre leurs postes, emportant la certitude d'avoir gagné la bataille. Mais quelques mois plus tard, des lettres de leur père leur apprirent une douloureuse nouvelle : le mariage serait célébré, Tafida deviendrait l'épouse de Salem, et ces missives ajoutaient que Gulnar épouserait Ali. Tel avait été l'expédient employé par Sélim pour sortir de l'impasse : puisque les jeunes gens ne consentaient pas au mariage de leur cadette avant celui de l'aînée, il n'y avait qu'à marier les deux à la fois. Du moment que Salem aimait Tafida, il était naturel qu'il l'épouse, et on favorisait l'union de Gulnar et d'Ali, puisque ce dernier, pressenti par son père, n'avait montré aucun mauvais vouloir. Mouna était ravie et Khalid enchanté : les contrats furent signés, sans qu'on ait sollicité l'avis de Tafida ni de Gulnar, selon les coutumes ancestrales : Khalid représentait ses deux filles, et Sélim tenait la place de ses deux fils. Les fils de Khalid apprirent cette nouvelle dans leurs résidence respectives, aucun d'eux ne bougea, d'ailleurs ils n'y pouvaient rien. L'un d'eux s'écria pourtant : « Je reste convaincu que c'est une manœuvre louche : c'est entendu, Salem épousera Tafida, mais nous verrons Gulnar répudiée avant

la célébration des noces.» Les jeunes gens jurèrent de n'assister à aucune cérémonie.

A quelques mois de là, c'étaient de nouveau les vacances de l'été : Khalid et son épouse n'eurent pas la satisfaction de recevoir leurs enfants. Les prévisions des jeunes gens s'étaient réalisées : Salem avait épousé Tafida, mais un beau jour Khalid avait reçu l'acte de répudiation de Gulnar.

Il y a dans l'homme des penchants pervers que l'éducation ne peut redresser : personne n'a pu déterminer si ces vices sont innés et si la civilisation a été impuissante à les corriger, ou bien si l'homme, né bon, est lui-même victime de son milieu, tout au moins de conjonctures complexes qui l'ont gêné pour réagir contre des séries ininterrompues d'épreuves. Le fait est que ces tendances sont réelles : elles influent sur le caractère, acculent l'homme à commettre l'injustice et le précipitent dans les abîmes du péché. Personne n'est, à ma connaissance, plus cruel que l'être favorisé de la fortune, plus stupide que l'orgueilleux, plus rustre que celui qui se vautre dans son égoïsme, plus ignorant de ses propres qualités s'il se trouve aux prises avec un danger, proche ou même lointain. Tous ces défauts réunis poussèrent sans doute Mouna à insister d'une façon pressante à célébrer chez elle les noces de Salem et de Tafida. Pour les mêmes raisons, elle supplia Khalid de chercher pour leur gendre une situation dans son service, afin de ne pas voir sa fille au loin et de pouvoir profiter de son excellent gendre matin et soir. Mouna avait oublié que sa propre mère avait eu naguère un caprice analogue et que c'était elle-même qui s'y était opposée avec le plus de véhémence : elle s'en était tenue alors à l'opinion de son mari, sans s'inquiéter de la tristesse ni des larmes de sa mère. Elle avait perdu le souvenir de cette discussion et ne savait qu'une chose, c'est qu'elle était décidée à ne pas vivre sans avoir sa fille près d'elle : quelles que soient les circonstances, personne ne la séparerait de sa fille. Un

aveuglement malsain semblait affecter son cœur généreux et le dépouiller de sa pitié native, se jouer de son intelligence pénétrante, privée d'un coup de ses capacités de finesse. Elle avait eu le dessus sur son mari et ses fils, sur sa rivale à son foyer, laquelle ne s'était même pas défendue, et il fallait que sa victoire soit menée jusqu'à ses ultimes conséquences. Pour continuer à jouir de sa tendresse, sa fille devait habiter la maison, heureuse de la présence d'un mari sur lequel elle ne comptait pas, puisque la famille le réservait à une autre. Il ne vint pas à l'esprit de Mouna qu'une autre jeune fille de la maison allait souffrir de cet odieux voisinage, que son cœur en serait affreusement tourmenté et déchiré, sans compter que l'expérience de son bonheur passé aurait dû l'incliner à une compréhension plus saine et moins barbare. Il aurait fallu éviter à cette malheureuse le contact de ce jeune homme qu'elle avait considéré pendant des années comme son futur époux, sur lequel elle avait noué des espoirs infinis. Un jour, elle se rendit compte que sa longue attente, sa patience inlassable au milieu de son abandon solitaire, avaient été récompensées par cette humiliation insupportable pour une femme, ce mariage fictif, par lequel on avait voulu la narguer et l'avilir. Pis encore, on n'avait même pas envisagé cette éventualité, mais on avait seulement prétendu désarmer ces frères récalcitrants, pour conclure cet autre mariage qui n'était qu'un leurre et rien d'autre.

Mouna ne s'en était pas inquiétée, ou plutôt si elle y avait pensé, cela l'avait poussée à exiger que sa fille habitât avec elle.

L'affaire ne s'arrêta pas là : Gulnar continua à faire son métier de domestique bénévole comme autrefois. Son travail l'amenait forcément à s'occuper de sa sœur mariée, puisqu'elle la servait auparavant. Elle dut en outre veiller sur ce nouveau venu qui ne songeait plus à elle, qui s'était même rendu coupable d'une telle trahison. Gulnar était bien aux petits soins pour lui lorsqu'elle comptait

encore sur son amour et même au moment où elle avait commencé à en désespérer, sans toutefois supposer que son indifférence pût aller jusqu'à la trahison. Nous devons reconnaître que Gulnar ne changea rien à sa manière d'être et personne dans la famille ne s'aperçut qu'elle était triste et découragée, soit parce qu'elle ne manifestait aucune amertume ni aucun désespoir, soit parce que la famille ne voulait ou ne pouvait voir sur son visage aucun signe de chagrin ni de démoralisation.

Mais il y avait une femme qui ne pouvait plus vivre sous ce toit, ni supporter cet affreuse misère morale, c'était Nafissa. Elle sollicita avec une timidité qu'accroissait sa faiblesse d'esprit d'aller rendre visite à son autre fille Samiha et réclama la compagnie de Gulnar. Mouna lui répondit avec sa cruauté habituelle :

— Tu peux aller voir ta fille si tu veux, mais la maison ne peut se passer en ce moment des services de Gulnar.

La malheureuse mère préféra quitter sa fille plutôt que de continuer à être la spectatrice de cette lamentable existence. Ainsi la maison fut privée de cette faible lueur, celle de la tendresse que cette pauvre mère insufflait dans le cœur de la jeune fille et qui y déversait une tranquille sécurité. Il ne resta plus à Gulnar que le visage de son père qui semblait lui sourire avec quelque honte, car au fond de lui-même Khalid connaissait toute la disgrâce de sa fille : il n'était pas fier de sa sécheresse de cœur ni des affronts qu'il lui faisait subir. Mais il ne se sentait pas la force d'étaler ses sentiments intimes, pas plus devant elle que devant d'autres : c'était un secret entre Dieu et lui. Il s'en accusait et sollicitait la protection divine pour être en mesure de supporter ce malheur, lorsqu'il faisait son examen de conscience, ce qui lui arrivait, hélas ! bien rarement. Un jour, un vieil ami de Khalid, un homme d'un certain âge, presque son contemporain, veuf depuis quelque temps, se présenta pour demander la main de Gulnar. Avait-il agi par pitié, voulait-il ne pas s'enliser dans sa vie solitaire, ou enoore

avait-il songé, par cette union, à renforcer les liens d'amitié qui l'attachaient à Khalid? On ne le sut pas exactement. L'important est de noter que la demande en mariage eut réellement lieu. Khalid vit dans cette démarche un secours inespéré du ciel, qui allègerait ses remords, mieux, qui le laverait de la souillure du péché. Il accepta donc en principe, sous réserve de consulter Gulnar. Après avoir mis sa femme au courant, il transmit la requête à sa fille, non sans inquiétude et tout en s'efforçant d'avoir une mine réjouie, malgré son émoi. La jeune fille l'écouta en silence et finit par répondre, sans regarder son père :

— Je ne suis pas faite pour le mariage et d'ailleurs je désire ne pas quitter la maison.

Et comme son père essayait de la faire changer d'avis, elle lui dit, en lui souriant gentiment, comme pour corriger la brusquerie de sa réplique :

— Et qui donc t'apportera, matin et soir, ton café et l'eau pour tes ablutions?

Elle disparut aussitôt, et son père vit bien qu'il n'obtiendrait rien. Il communiqua ce résultat à Mouna, qui lui déclara en raillant un peu :

— L'arbre de misère continue à donner des fruits.

Mais Khalid ne l'admit pas ainsi et riposta durement :

— Je voudrais espérer que ni toi ni tes filles ne goûteront jamais à ces fruits.

Mais cette fois Dieu n'exauça pas le vœu de Khalid : Tafida fut loin d'être heureuse en ménage.

Quelques années passèrent.

Un jour, vers midi, des femmes étaient réunies : elles sanglotaient ou faisaient semblant de pleurer. Les femmes versent des larmes facilement. Qu'y a-t-il de plus aisé pour elles quand elles le veulent? Ces femmes pleuraient donc à chaudes larmes. Cette assemblée était composée de veuves ou de divorcées. C'étaient Mouna, qui avait pris de l'âge, ses filles devenues veuves, et enfin Gulnar. Pour cette dernière, c'était une journée pareille aux

précédentes. Lorsque ces lamentations se furent apaisées, les femmes égrènèrent le chapelet de leurs espoirs déçus, de leurs détresses accumulées, de la misérable existence que le sort leur avait octroyée. Leur vie avait été épuisante, sans une minute de détente :

— Ma pauvre fille, disait Mouna à Tafida, je mesure ton horrible calvaire. Ton affreux malheur n'est que la suite de la jalousie et du mauvais œil. Au moment de ton mariage, il y avait dans cette maison même un être dévoré de rancœur qui souhaitait presque ta mort.

— Je n'en sais rien, répliqua Tafida, à moitié en colère. J'ai peut-être été coupable de m'être emparée de ce qui ne m'appartenait pas.

Gulnar se taisait. On aurait pu croire qu'elle n'avait rien compris de ce dialogue. Elle était habituée depuis de longues années à entendre beaucoup de choses sans desserrer les dents. Un moment après, elle s'en alla d'un pas pesant et s'enferma dans sa chambre.

Elle n'en sortit que pour rejoindre son père, dans cette demeure où l'on ignore la jalousie, et la rancune, où il n'y a pas place pour les paroles oiseuses ni pour le péché.

TAHA HUSSEIN.

Traduit de l'arabe par Gaston Wiet.

CHRONIQUE DES LIVRES.

A LA « GUILDE DU LIVRE » (1944-1946).

NOUVELLE COLLECTION, PRIX LITTÉRAIRES,
ÉDITIONS ORIGINALES.

« Le vrai livre est comme un filet
dont les mots composent les mailles.
Ce qui importe plus que les mailles,
c'est la proie vivante que le pé-
cheur remonte du fond des mers. »

SAINT-EXUPÉRY.

La « Guilde du Livre », fondée en 1936, a fêté l'été dernier son dixième anniversaire.

Je pense aux guildes du moyen âge, celles de la Flandre, entre autres — guildes de la « Marchandise de l'Eau » — aux règles de compagnonnage que comportaient leurs statuts si savoureux, au rôle de compagnon qu'attribuaient les guildes du « Gai Savoir » aux premiers livres imprimés qui sortaient de leurs presses.

Livres d'autrefois, livres de naguère et d'aujourd'hui, messagers discrets, amis précieux, toujours présents, à l'heure propice, pour occuper ou charmer notre esprit. Et même fermés sur un rayon, même oubliés en un coin d'ombre, ils demeurent

encore pour nous le signe d'une collaboration fervente. De l'écrivain qui ne peut contenir son inspiration et se libère en la communiquant aux autres, de l'éditeur qui s'en fait le messager, de l'imprimeur penché sur le manuscrit, que de chemin parcouru jusqu'au relieur, au libraire, au lecteur tout heureux d'en feuilleter les pages pour y découvrir l'aventure qu'il rêve de vivre ou, dans l'étude du cœur humain, une meilleure connaissance de soi-même. « Bien mieux que dans la vie, disait Romain Rolland, je sens à travers mes livres la fraternité qui nous lie... Les peines et les joies de l'univers sont miennes. Qui souffre, j'en pâtis ; et qui est heureux, je ris... »

Quelle ne fut pas la surprise d'André Gide, l'hiver dernier, de trouver dans ma bibliothèque d'Assouan toute une collection de la «*Guilde du Livre*», fondée à Lausanne par M. A. Mermoud, sur les conseils de C. F. Ramuz. « Il fallait pour réaliser cette entreprise, me dit Gide, un grand amour du livre et du lecteur, je devrais dire plus généralement de la culture. » Ce que se propose, en effet, depuis dix ans, la Guilde — communauté du livre — c'est de grouper lecteurs et auteurs dans un même élan de culture spirituelle, en remettant la lecture à sa vraie place, en répandant le goût du beau livre — de la belle édition — accessible à chacun pour des prix modiques (1).

Comme nous le disions dans une ancienne chronique de la *Bourse Égyptienne* (30 janvier 1938), la Guilde du Livre se refuse à éditer des livres brochés dont on a suffisamment de raisons de se méfier. Seul compte pour elle le livre relié et imprimé sur du papier de premier choix — velin blanc ou vergé fin ; reliures en toile de lin, en toile rugueuse ou en fine toile. En outre, aucun livre n'est vendu en librairie par la Guilde qui

(1) N'importe qui peut devenir membre de la Guilde du Livre moyennant une cotisation trimestrielle de 4 francs suisses (5 francs depuis l'avant-dernière année de guerre, environ 25 piastres de la monnaie égyptienne). Et en contre-partie, chaque membre a droit à quatre volumes reliés par an.

Pour les détails, s'adresser directement à M. Mermoud, «*Guilde du Livre*», /, avenue de la Gare. Lausanne (Suisse).

ne poursuit aucun but commercial et dont les ressources sont constituées par les cotisations de ses membres. Les bénéfices d'éditions usuels sont supprimés et chaque livre est offert au prix de revient.

Un comité littéraire, présidé par Ramuz, est seul compétent pour faire le choix des œuvres à publier — œuvres inédites d'auteurs contemporains — *Vraies Richesses* de Giono, par exemple, *Derborence* de Ramuz, *Gigi* de Colette, *Nans le Berger* de Thyde Monnier, etc. — rééditions d'ouvrages épuisés ou peu connus : *Le grand Meaulnes* d'Alain Fournier, dans la première série, *La Porte étroite* d'André Gide, *Adrienne Mesurat* de Julien Green, *Journal intime* de Franz Kafka. Dans la deuxième série, *Marie-Claire* de Marguerite Audoux, *Journal de Cellule* de R. de Pury, *César Capéran* de Louis Codet. Des traductions nouvelles, en français, de l'*Idiot* de Dostoïewski (texte intégral), de *Hauteurs tourmentées* d'Emily Brontë, du *Voyage* de Charles Morgan. Des *Pages choisies* de Charles Péguy, de Paul Claudel, de Maurice de Guérin, *Vers et Prose* de Francis Jammes.

Dans le grand format, *La Sculpture grecque*, en deux volumes, de J. Charbonneaux (110 planches), *Chartres* (texte de Huysmans et 140 photos), *Trésors de l'Art florentin*, par André Blum (152 planches). Dans le format de poche (collection classique), *Louis XIV* de Saint-Simon, *Essais et Pensées* de Montaigne, *Promenades dans Rome* de Stendhal, etc.

Au total, 110 volumes parus, 25.630 membres en 1946. Que sera-ce dans dix ans, si la Guilde — nous le souhaitons — continue à la même allure sa marche en avant?

*
* *

La nouvelle collection qu'édite depuis 1944, à l'enseigne du *Gai-Savoir*, la Guilde du Livre, n'a rien de commun avec ces essais de vulgarisation sommaire qui prétendent enseigner, en moins de cent pages, tout « ce qu'il faut savoir » sur mille et un sujets. « Les gens de qualité, disait Molière, savent tout sans avoir jamais rien appris », tandis qu'aujourd'hui, dirais-je sans trop de paradoxe, bien des gens ne savent rien pour avoir

tout appris ! C'est M. Jacques Guenne (1), réfugié pendant la guerre, à Genève, qui avait eu l'idée de cette collection en écrivant une *Petite Histoire de la Peinture*, destinée aux lecteurs de la Guilde. Pourquoi faut-il qu'il soit mort subitement, en juin 1945, sans avoir eu le temps d'achever son *Histoire du génie français* — l'œuvre de toute sa vie — dont le manuscrit vient d'être confié à M. Mermoud et ses collaborateurs pour une mise au point nécessaire avant sa publication.

Avec quelle souplesse d'expression, et cachant sous un langage simple son érudition, M. Georges Tiercy, directeur de l'Observatoire de Genève, ouvre la collection du « gai-savoir » par un aperçu, mi-sérieux, mi-plaisant — on croirait lire un conte — intitulé *Le Ciel et ses énigmes*. Et le lecteur, dès la première page, se voit emporté soudain dans le monde des constellations. Il survole, émerveillé, cet univers de galaxies flottantes, semblables à des îles dispersées dans l'éther, et c'est tout juste, s'il se souvient encore qu'il est l'habitant de l'un de ces systèmes solaires, imperceptible au regard de milliards d'autres. Et quelle ampleur prennent, les notions d'espace et de temps, à la lecture de ce petit bouquin !

M. André Blum, conservateur au musée du Louvre, est l'auteur du second volume, intitulé *Costume en France*. Des braies et de la cuculle des Gallo-Romains jusqu'à la tournure ou la manche à gigot, ce sont neuf siècles d'histoire de France qui défilent devant nous dans leurs plus beaux atours. Si l'habit ne fait peut-être pas l'homme, encore que sur ce point « nous ayons changé tout cela », il l'explique souvent, et l'auteur, plus fort que M. Paul Poiret, semble habiller toutes les époques pour nous montrer, à l'aide de nombreuses illustrations, que le costume témoigne du caractère — du goût aussi — de chacune d'elles.

Avec M. Eugène Pittard, anthropologue dont la gaieté est celle d'une intelligence aimable et sûre, nous remontons aux *Premiers Hommes*, grâce à quelques fragments de crânes ou d'os qui ont permis aux savants de reconstituer le type physique de nos

(1) Le fondateur des « Nouvelles littéraires » et de l'« Art vivant. »

semblables, vivant sur notre terre il y a des millions d'années. Présentés malicieusement par l'auteur, l'homme du Néanderthal, le Moustérien, l'Aurignacien, sans parler du Néolithique, nous apparaissent comme d'assez sympathiques garçons que l'on verrait sans déplaisir peupler aujourd'hui encore les grottes de Saint-Acheul, dans la Somme, où leurs descendants ont dû retourner vivre, au début de la guerre, pour échapper aux obus et aux bombes.

Deux autres volumes viennent de paraître que je n'ai pas lus, celui de M. Jacques Guenne, cité plus haut, et *Civilisation sumérienne* de M. Jacques Pirenne. Et bien d'autres projets raviront tout le monde, car même les spécialistes de la question traitée y trouveront un tableau d'ensemble, brossé de main sûre, par un connaisseur s'en tenant toujours aux grandes lignes — à l'essentiel.

*
* * *

Des six *prix littéraires du roman* (1) qu'a décernés la Guilde du Livre (1944-1946), trois d'entre eux me paraissent mériter un compte rendu et quelques citations.

J'ignore si M. Louis Paron, l'auteur français d'*Et puis s'en vont* (2), est de tendance existentialiste ; je ne serais pas étonné qu'il le fût, du moins dans une faible mesure, à la manière d'Albert Camus, par exemple, dans *l'Étranger*. Son œuvre est d'une seule coulée, sans une fissure, sans digressions ni éclaircies. Une prise de vues directe — compacte — d'un seul bloc — sur un milieu familial d'humbles gens qui vivent côte à côte sans chercher à se comprendre. Bien plus, ils se font souffrir les uns les autres, presque en silence, incapables qu'ils sont de mettre en commun leurs soucis et leurs peines. Rarement le thème de la solitude morale a été traité avec autant de vérité — d'humilité dénuée de toute complaisance. Et le thème, aussi, du divorce entre les générations. « On existe pour ceux qui nous

(1) D'une valeur de 3.000 francs suisses (1.500 francs pour deux prix *ex-aequo* = 1.000 francs pour trois).

(2) Éd. : Guilde du Livre.

connaissent, écrit l'auteur, ensuite de nouveaux venus existent pour eux ; nous sortons de leur mémoire.» Mayite, la pauvre mère, rivée à sa lourde tâche, meurt de surmenage sans jamais avoir quêté un mot de gratitude ; Gérard, le père maladroit — bon et violent, à la fois — comprend trop tard sa dureté et, devenu inutile aux siens, glisse lentement au suicide sans qu'un seul de ses sept enfants, presque tous mariés, soupçonne les raisons profondes de son désespoir. Mais qu'importe que Gérard et Mayite quittent ce monde ? D'autres subiront le même sort à leur place, referont à leur place les mêmes gestes. Tout continue, toujours pareil et aussi vain. Et la passion des héros de Paron aura été, comme dit Sartre, une « passion inutile ».

C'est ici, et dans la mesure où l'auteur atteint son but, que nous aurons peut-être à lui demander des comptes. Avec quelle froide fureur il s'acharne à mettre l'accent sur l'aspect routinier de l'existence humaine, comme si chacun de nos actes était purement machinal. « On fait tout dans l'ordre appris » dit Claire à Maurice qui croit inventer le vagabondage ou l'amour. Il est comme les autres, engagé « dans une chaîne sans fin qui revient constamment sur elle-même... On perd son chemin à vouloir sortir de l'ornière ». L'auteur puise volontiers dans le répertoire des proverbes : « Chacun son caractère », dit Hélène, sans se rendre compte que cette maxime sur l'individualité des êtres est de celles, au contraire, qui les nivellent sans recours. « Il n'est pas méchant », dit Max, de son père, avec lequel il se croyait brouillé. En effet, la méchanceté supposerait quelque énergie.

Qu'on se garde donc de parler à la légère, d'existentialisme, à propos de ce roman où apparaît en pleine lumière, j'en conviens, l'absurdité de la vie et de la réalité humaine. (Gérard se pend parce que la perte de sa femme — qu'il maltraitait — a vidé son univers.) Si monotone, si laid que soit le monde décrit par eux, un Sartre, une Simone de Beauvoir, prennent généralement soin de nous faire sentir par une certaine attitude qu'ils ne se solidarisent pas entièrement avec lui. Rien de tel chez Paron, et si ses personnages, prêts à tout subir, se rapprochent davantage du héros de *l'Étranger* — à peu près à leur

niveau — il y a cependant chez Camus, derrière l'amère dérision du récit, cette volonté de détachement artistique qui manque à notre auteur et qui exprime un état de révolte, sous le masque de l'indifférence.

Ceci dit, il faut bien admettre que Louis Paron, dans son roman (on connaissait de lui quelques nouvelles), joue son jeu loyalement. A l'encontre de certains romanciers naturalistes, transfigurant par les chatoiements du style « artiste » tout l'ennui qu'éprouvent leurs personnages au contact de la routine quotidienne, Louis Paron se refuse au prestige de la forme, pour mieux transposer dans un monde obscur et clos sa vision pessimiste des êtres et des choses. Il ne décrit qu'accidentellement et comme de biais ; ses dialogues commencent, s'interrompent, au hasard. Rien n'est « significatif », et si l'exceptionnel survient, c'est pour se laisser aussitôt diluer par de menus faits « sans intérêt »... Sa façon de narrer sous-entend l'égalité (dans le médiocre) des objets, des personnages et des circonstances. Le fourneau, la machine à coudre, le zinc du bistrot, la vieille culotte... au milieu de ces objets, les personnages paraissent s'effacer, tout en existant plus fortement qu'ils n'en ont l'air. « Sans intérêt », pensons-nous, les bavardages de la vieille Mayite, et pourtant c'est à travers ces vains radotages — allées et venues dans le temps — que nous avons tout appris d'elle.

Jusque dans sa syntaxe — qu'on me permette cette critique de détail — dans ses phrases plates, d'une apparente maladresse, l'auteur remplace par la virgule les autres signes de ponctuation pour mieux traduire l'équivalence où se confondent, à ses yeux, tous les éléments du réel.

Ainsi s'explique cette impression d'envoûtement que l'on ressent à la lecture de ce livre dont les premières pages sont destinées à nous « acclimater » à cette atmosphère d'étouffement — de lente asphyxie — où nous nous débattons jusqu'au bout. Et si l'on estime avec Malraux que « la valeur d'une œuvre est fonction de l'accord entre ce qu'elle exprime et les moyens qu'elle emploie », comment ne pas reconnaître que ce premier roman de Paron est un livre réussi ?

*
* * *

Dans le *Mas Méjac* (1) de C. F. Landry, l'un des plus doués des écrivains romands, il s'agit d'une évocation des hauts-plateaux de la Provence et de l'amour désespéré qui lie l'un à l'autre une fille, à la fois hardie et veule — Aubainne Felgérolle — et Cassien Lafarge, un doux rêveur — « galope-nuages », écrit l'auteur — dont l'âme secrète, comme à plaisir, s'emplit tour à tour de souvenirs, de vains désirs et de regrets. Deux enfants perdus, en somme, qui se fuient et se cherchent, selon que l'amour leur est peine ou répit, jusqu'au jour où la volonté rusée du vrai maître d'Aubainne — son mari — leur fait accepter une solution provisoire où la vraisemblance ne me paraît guère trouver son compte. Et je me demande pourquoi l'auteur n'a pas terminé son roman, laissant ses trois protagonistes au seuil du véritable conflit auquel aboutit son livre. Y aura-t-il une suite à *Mas Méjac*? Je le souhaite d'autant plus qu'on s'attache à ce Cassien, à cette Aubainne, que l'on aimerait savoir délivrés de la fatalité qui pèse sur eux.

Avant d'imaginer ce que M. Landry pourrait nous répondre, notons que la psychologie importe moins ici que la poésie, ou plutôt elle se déduit par progression lente du lyrisme même de l'action, ce qui revient à dire qu'avec des chances diverses l'auteur interroge le « climat » moral de ses personnages comme il indique celui du cadre de leur existence : cette âpre et tendre Haute-Provence qu'il connaît si bien. Et c'est dans ce contact direct — dans les réactions que celui-ci lui inspire — qu'il trouve à manifester le meilleur de ses ressources : sens divinatoire, parfois profond, de la vie paysanne, aisance à aborder le plain-pied des choses, à les connaître dans leur réalité, à les exprimer dans leur essence.

A cette simple allusion, de ma part, aux thèmes de la vie rustique, j'entends déjà M. Landry qui se récrie. « Je n'écris pas de romans paysans », me dirait-il une fois de plus — écho des conversations que j'eus avec lui avant la guerre — « les

(1) Éd. : Guilde du Livre.

travaux et les jours d'un homme de campagne n'en sont ni la base ni le thème». Et je me rappelle notre vérification. *Diégo*, un carrier; histoire de pierres et de maçons. *Merle de Novembre* et *Brume de Printemps* dont l'action se passe à la montagne, deux romans de la vie «intérieure».

— Oui (dis-je), deux bons vieux romans du cœur; mais que faites-vous de *Baragne* (1), roman terrien où tout le drame est joué sur la perte et le recouvrement des terres «cultivables»?

— J'y parle d'entrepreneurs et d'agronomes plus encore que de paysans. D'ailleurs, je n'admets pas cette tendance du public à classer un écrivain, une fois pour toutes, parce que celui-ci a réussi un livre sur un certain mode.

— Oui, le public suit volontiers cette pente et la critique commune aide au malentendu.

— *La Route d'Espagne*, roman d'une fille ambitieuse, roman de caractère, roman tout court. Alors, pourquoi parler de roman paysan?

Dans son cadre de montagne, sans qu'il soit proprement un roman rustique, le *Mas Méjac* me paraît marquer un tournant dans l'œuvre de Landry, comme si celui-ci évoluant peu à peu du roman de caractère vers le roman psychologique — encore des classifications de critique! — s'était rendu compte que la fatalité «intérieure», exprimée ici en demi-teintes, est seule génératrice des vraies situations pénibles — sans issue — «souvent pires que la mort», écrit l'auteur. Et ses lecteurs savent bien qu'on mourait ferme dans ses premiers romans — coup de fusil, de couteau... cartouche de dynamite dans *Diégo*. Est-ce par peur de se répéter — nous connaissons sa probité d'homme et d'artiste — que Landry renonce dans *Mas Méjac* à cette facilité de dénouement par la mort de l'un de ses héros, ou la vie lui a-t-elle appris qu'il est des situations profondément douloureuses où rien ne s'arrange, même par la mort qui serait encore ce qu'il y a de plus facile?

(1) Nous avons rendu compte de ces romans dans l'une de nos chroniques «Lettres romandes».

Quant au reproche qu'adresse à l'auteur certain critique romand, à propos des personnages de *Mas Méjac* qui, selon lui, friserait l'immoralité, Landry répondrait, je pense, non sans humeur, que la morale de ce livre, écrit sans idées préconçues, n'est point dans les personnages, mais dans le fait que de mauvais débuts donnent de mauvaises suites et qu'on ne bâtit pas de l'ordre sur du désordre.

*
* * *

Si le comité de la Guilde du Livre avait pu consulter le public, avant de décerner ses prix littéraires *ex-aequo*, il est probable qu'*Innocents de Paris* (1) de Gilbert Cesbron aurait obtenu le plus de suffrages. Non qu'il s'agisse d'un roman facile et banal ; au contraire, il convient de souligner avec quelle maîtrise dans la fantaisie l'auteur — un débutant (français) — a su renouveler le thème assez usé de l'« épopée au faubourg », roman de l'enfance pauvre — combative et vagabonde — avide de se créer une existence à la mesure de ses désirs, de ses espoirs.

Chasses et razzias organisées par une bande de garçonnetts habitant la banlieue de Paris. *Terreur au parc Monceau*, par exemple, chapitre mené avec un brio étourdissant ou *Nuit des Policiers*.

Plus encore que la poésie de l'aventure — exploits tragico-comiques de ces gamins — « gangsters » en herbe — c'est la poésie du décor que je goûte surtout dans ce livre — de l'âme du décor, plutôt — de cette zone des « fortifs » où s'ébattent Cypriano, Lancelot et leurs émules, de toute cette banlieue misérable de Bagnolet, sans un seul arbre et comme abstraite. « Cauchemar de tristesse », disait Péguy, et que peuplent néanmoins de mirages fabuleux tant d'enfants pauvres — souvent malheureux — qui en ont fait, à force d'y vivre, le royaume de leur cœur.

Les *Innocents de Paris* appartiennent à cette postérité littéraire créée par *Le Grand Meaulnes* où renaissait la féerie en germe

(1) Éd. : Guilde du Livre.

déjà dans les premiers contes d'Henri de Régnier et les premiers drames de Claudel. (Dans sa correspondance, Alain Fournier ne le cache pas.) Le chapitre où Milord, Vévu et Cypriano découvrent au fond d'un tunnel d'Auteuil le wagon officiel des « Souverains », garé à l'abri des curieux, avec ses écussons, sa vaisselle dorée, etc., est une des plus jolies inventions du roman féerique contemporain. Et — notons-le — tout se passe ici en plein réalisme alors que le féerique, d'habitude, consiste à faire alterner le réel et le demi-réel ou le surréel. C'est ici l'imagination des enfants qui transforme tout et fidèlement rendue par l'auteur donne tant de fraîcheur à son œuvre.

Ces six vagabonds de 12 ans (on ne sait rien de leurs parents, de leur milieu) ont mis en commun leur foi dans l'impossible : une cabane abandonnée dans la zone — « ville de bois », comme ils l'appellent — et un trésor composé d'objets bizarres qu'ils ont ramassés au cours de leurs randonnées. Lancelot, leur chef, le croisé, l'illuminé (« Pourquoi ne serais-je pas un saint, moi aussi? ») ne donne pas la liberté à un pauvre pigeon enfermé dans une église, il délivre le Saint-Esprit ! On ne « tarabuste » pas d'insipides moutards enrubannés, au parc Monceau, on fait la guerre aux riches !

Comment en serait-il autrement quand on vient de la « ville de bois » et ses baraques où s'agite, entre de vieux tonneaux, la faune de clowns, de photographes ambulants, de retraités militaires qu'abrite le Paris des fortifications et de l'octroi ? M. Piégealou, le père Désormais, le général Terreur, vieillards dont les éternels radotages font la joie de ces enfants visionnaires — récits embrouillés des guerres de Chine et des massacres de la Commune se mêlant à ceux de Milord, quand il raconte qu'il n'osait franchir le cabinet de Barbe-Bleue du wagon enchanté.

« C'était un matin à rencontres, écrit l'auteur, tout ce que la « ville de bois » comptait de personnages, Lancelot les avait croisés entre l'octroi et les cabanes. Le troupeau d'ânes et de chèvres des Champs-Élysées, conduit par l'Italien frisé qui mâche une fleur ; le gros loueur de bateaux d'enfants des Tuileries, qui demeurait par là, lui aussi. Sa voiture couverte de petits navires l'entraînait plus qu'il ne la poussait. Cent

voiles y recueillaient en l'air le moindre souffle pour jouer avec lui dans un remue-ménage de haubans et de poulies — cent ailes d'anges pris au piège et qui s'agitaient dans le soleil.

« Par instants, les voiles toutes ensemble se gonflaient, entraînant la voiture et son pesant capitaine ; mais un remous de vent brisait la sage escadre, n'en faisant à nouveau qu'un pigeonier aux colombes indécises. »

Lancelot, le chef, Lancelot des rues, devenu la proie des arsouilles, franchira dans l'innocence jamais perdue le pas qui le séparait de la scène des élus. Et derrière la vitre d'une chambre d'isolement, à l'hôpital du Point-du-Jour, cinq petits aventuriers de l'imagination regardent mourir leur camarade. Ils voient sans entendre, sourds encore à cette vie réelle qui se débat de l'autre côté de la paroi de verre.

« Quand ils eurent passé la lourde porte, les enfants s'arrêtèrent, saisis : le soleil et l'averse brillaient ensemble ; la place devant eux, comme un parvis luisant, reflétait ce porche immense, l'arc-en-ciel enjambant la ville. . . »

« C'était le seuil d'un autre pays, trop vaste, trop vide, et qui leur faisait peur. . . »

« C'était le seuil d'une autre existence. . . »

Dans ce premier livre, aux nombreux épisodes dont un seul — le récit de la Commune par un vieillard — me semble être un hors d'œuvre inutile — (le drame se crée ici d'épisode en épisode jusqu'à son dénouement) jamais n'apparaît chez l'auteur ce souci de certains narrateurs — débutants — de nous livrer en une seule fois, au risque de s'épuiser, leur expérience passagère. Sur le thème des rapports entre l'imaginaire et le réel dans l'âme enfantine, c'est avec réserve, au contraire, et toujours véridique dans l'invention, que sait conter Gilbert Cesbron. Et cette retenue nous donne foi en son talent.

*
* *

M. Jean Paulhan, l'ex-directeur de la *Nouvelle Revue Française*, écrivait à la Guilde du Livre, en janvier 1945 : « Je voudrais voir figurer davantage de Charles-Albert Cingria dans votre

collection d'éditions originales.» Et quelles prises de bec entre les « guildiens » depuis cette fameuse correspondance !

« Non, plus de Cingria », s'écrient les uns — sans commentaires.

« De grâce, encore des Cingria », s'écrient les autres — les partisans — qui défendent leur opinion, comme s'il s'était créé parmi les abonnés de la Guilde — et c'est tant mieux — une élite capable de goûter certains textes d'auteurs assez originaux pour échapper à toute classification — n'en déplaise aux critiques.

Pour ma part, en lisant *Stalactites* (1), seule œuvre de Cingria publiée jusqu'ici par la Guilde (édition originale), je n'ai pas essayé — pourquoi l'aurais-je fait ? — de me soustraire à la fine poésie qui scintille discrètement dans ce livre — sur ce que voit, sent ou pense l'auteur (d'origine tessinoise). Poésie trop discrète, sans doute, pour être perçue par quelques-uns !

Oh ! je sais bien, dirais-je à d'autres, cette façon de sauter du coq à l'âne — chère à l'auteur — réflexions sur ceci, sur cela, à propos de rien — agace d'abord le lecteur, trop habitué peut-être aux enchaînements logiques d'images ou d'idées, dans le récit, selon le mode traditionnel. « On voit : *Rue du Rosier*. On lit : *Restaurant*, en lettres d'un mauvais jaune. Une étoile est la plus fine de l'éternité. Le passé fond... Nous étions frais comme l'aurore. »

— Ne voyez-vous pas qu'il se moque de nous, votre Cingria ? On croit toujours qu'il va nous raconter une histoire, et il ne se passe rien.

— Si vous ne goûtez pas Cingria, c'est que vous lui demandez autre chose que ce qu'il nous offre.

— Ses allusions obscures à l'histoire, à la philosophie, ses phrases enchevêtrées qu'il faut relire deux fois pour les saisir... Comparez avec Proust dont les analyses si subtiles, si justes...

— Là, je vous arrête. Vous oubliez que vous avez jugé Proust illisible. Et maintenant, qu'admirez-vous le plus chez Proust ? Exactement ce qui vous avait rebuté d'abord.

.....

(1) Autres œuvres du même auteur : *S' Gall*, *Brunon Pomposo*, *Camp de César*.

Stalactites?... *Pendeloques alpestres*, *Brumaire savoisien*, *Seize Juillet*, *Rue des Canettes*, *Graffiti*, etc.... A l'exception de Jean Cocteau, dans *Premier Voyage*, quel auteur mieux que Cingria nous incite réellement à une promenade dans la vie et dans l'univers, avec tout ce qu'une promenade peut évoquer de découverte, d'imprévu et de fraîcheur?

Encore que dans sa préface l'auteur s'ingénie à souligner le «laisser-aller» de ses notations — s'accordant toujours le plaisir de flâner à l'étape — aucun lecteur, je pense, ne sera dupe de cette subtile coquetterie. «Littérateur» jusqu'au bout des ongles — à l'instar de Cocteau qui se lance toujours à la poursuite d'un rêve — sa curiosité de voir est en fonction directe de ce que sa manière de dire en peut tirer d'aigu, de personnel et d'original.

Avez-vous jamais erré, en pleine nuit, dans Paris ou dans sa banlieue? Avez-vous peut-être joué de l'harmonium, en pleine nuit, dans une église de village? Non? Alors, lisez le *Seize Juillet* et dites-moi ce que vous en pensez.

«Ne voyez-vous pas, et pour la première fois de votre vie, en passant devant cette enseigne de restaurant, cette caravane de lettres jaunes — tristes chameaux se sauvant en arrière?»

«Et l'harmonium? J'écoute ce qui en sort. De très beaux sons, dans une haleine de poussière, retrouvent le credo de Lulli qui est du plain-chant vécu : du plain-chant de routes, de blé, de chevaux, de rivières... Une ancienne odeur de pain béni m'approuve... Il est certain que personne ne m'entend. Le village entier est livré à la lune. S'il y a quelque part des habitants, ils dorment si profondément que leur présence n'est pas plus à redouter que s'ils étaient en «rocking-chair», en train de se balancer dans les canaux de la planète Mars.» Est-ce assez décousu, en fait de style, assez primesautier?

Si Cingria suit la grand'route, c'est pour s'attarder au chant d'un rossignol s'égosillant dans quelque ramure, ou à la trace d'un lézard imaginaire sur une pierre qui, certainement, éveille l'idée de lézard! Images, pensées, associations d'idées vont à leur rythme et l'accent tonique tombe avec précision là où il le faut — souvent hors des règles de la composition littéraire.

Vous connaissez la lune... « celle-là qu'on voit par-dessus le toit et dont le sourire est la croûte du lait ou bien des cratères, tournant toujours et recouvrant un peu, beaucoup, avec le temps qui recommence, son blanc visage qui fait se pâmer les poètes et les chiens, mais qui ne veut rien dire, ne doit rien dire... »

Si l'on sourit volontiers à certaines drôleries de langage, parfois savoureuses et légères — l'auteur plaisantant en poète autant qu'en philosophe — qu'on se garde de prendre Cingria pour un humoriste qui cherche des mots « piquants », à la manière de Jules Renard. Ce qu'il découvre à chaque pas, ravi par la splendeur des choses les plus communes, c'est le secret des signes que cachent leurs apparences. « Si l'on ne trouve pas surnaturel l'ordinaire, à quoi bon poursuivre?... S'étonner de cela, voilà ce que j'appelle une aventure... Quittant la route à gauche, on retrouve une grande paix, des itinéraires de mystère que tracent les haies... comme dans une histoire d'ogre et de carrosse, allant par des accès argentés aux plus vieux secrets de la terre... Tout cela semble n'être rien. N'empêche que je me sens singulièrement grandi. Par quoi? Je ne sais. Et cette exaltation ne laisse pas d'être salubre. »

*
* *

En édition originale, la Guilde a aussi publié récemment *Gigi et Autres Nouvelles* de M^{me} Colette. Petit livre — relié de toile fine, vert amande — qui vient de me parvenir. Plaisir de le feuilleter, en renvoyant à plus tard un compte rendu plus détaillé. Et joie d'y retrouver cet art que j'admire tant chez Colette d'exprimer en traits vifs l'âme des choses. Ni longueur, ni lourdeur, ni outrance, comme si l'auteur avait le don de tout simplifier sans rien déformer. Elle ne voit pas mille couleurs aux ailes d'un oiseau; elle n'en voit qu'une ou deux, et cela la rassure.

Dans ces deux cents pages — quatre « nouvelles » dont la première donne le titre au livre — rien ou presque rien qui rappelle la guerre. Quelques souvenirs seulement du temps de l'occupation, et qui complètent *Paris, de ma fenêtre*, dont j'ai

rendu compte ailleurs (1). Narquoise ou résignée, quand il s'agit de ses propres ennuis, Colette y parle des autres plus que d'elle-même. Voisines d'appartement, ménagères en quête de maigres provisions, adolescents mal nourris, enfants chétifs ; sur tous les êtres, jusqu'aux chiens, aux chats, aux oiseaux, elle répand cet intérêt qu'elle porte à ce qui souffre, cette sorte « d'amour maternel combatif », écrit-elle, trouvant les mots qu'il faut pour définir la solidarité entre voisins obligés de subir les mêmes privations.

.....

Tiens ! Un portrait de Proust, dans la troisième nouvelle, intitulée « Flore et Pomone ». Et quelle acuité de vue dans ce seul paragraphe ! « Je me rappelle un dîner au Ritz, commencé fort tard, prolongé en souper et en causerie. Marcel Proust était encore à cette époque dans ses meilleurs jours ; un homme presque jeune et charmant, tout empreint d'une prévenance excessive, d'une obligeance suppliante, peinte dans son regard. Mais vers quatre heures du matin, j'avais devant moi une sorte de garçon d'honneur pris d'alcool, la cravate blanche désordonnée, le menton et les joues charbonnés de poil renaissant, un gros pinceau de cheveux noirs éployé en éventail entre les sourcils.

— Oh ! ce n'est pas lui... murmura une invitée.

— Tout au contraire, j'attendais que parût, ravagé mais puissant, le pêcheur qui de son poids de génie faisait chanceler le frêle jeune homme en frac. »

.....

Ailleurs — *Gigi* — nous retrouvons Sido et la Colette des « bons jours », dans une histoire de fille à marier qui se passe en mai 1893. « Bien des souvenirs de ce temps lointain m'ont quittée ; tous les convives du festin de noces sont morts, sauf la mariée au corsage éclaboussé d'œillets rouges, et peut-être la demoiselle d'honneur au taffetas changeant... Ma mère avait passé la nuit sans se reposer et portait encore, à l'aube levante, son grand harnais de faille noire et de jais. Debout, dans sa

(1) *Images* du 3 mars 1946.

petite cuisine, devant le fourneau carrelé de faïence bleue, Sido, abandonnant son visage à une expression d'affreuse tristesse, cuisait pensivement le chocolat matinal.»

.....
 Souvenirs d'enfance dans *Vieil Été*... « Les dimanches, nos promenades prenaient pour but un des manoirs voisins, défendus seulement par des grilles ouvertes... Par petites bandes de fillettes faussement hardies, nous avançons jusqu'à une allée dont le vide majestueux nous rendait muettes... Les parfums qui cheminent lentement venaient seuls à notre rencontre, délégués par le rosier jaune musqué, le tilleul en fleurs et les gros pavots écarlates, secrètement meurtris, au fond de leur corolle, d'une tache bleue de sombre ecchymose.»

Touches pures et violentes, contractions légèrement marquées, qui sont à la base de ce style si « prenant ».

« Le silence, brodé à grands ramages par les abeilles et les rainettes, une tiédeur sur laquelle se refermaient les charmilles massives, un orage ballonné, tenu en respect derrière la colline, la pédale lointaine d'une batteuse à blé — tels sont encore aujourd'hui les matériaux qui me servent à reconstruire l'été.»

Force créatrice du style de Colette, et dont le rythme d'or est si perceptible dans sa prose plastique, ses tournures de phrases, l'importance de ses verbes et le choix de ses mots.

Après *Duo*, *La Chatte*, *La Naissance du Jour*... si son dernier livre, édité par la Guilde, est une réussite de plus, M^{me} Colette le doit toujours à cette faculté de préhension rapide qui lui est propre et lui permet, en harmonisant les contrastes, de relier les faits les plus minimes au grand fait permanent de la vie.

Jean DUPERTUIS.

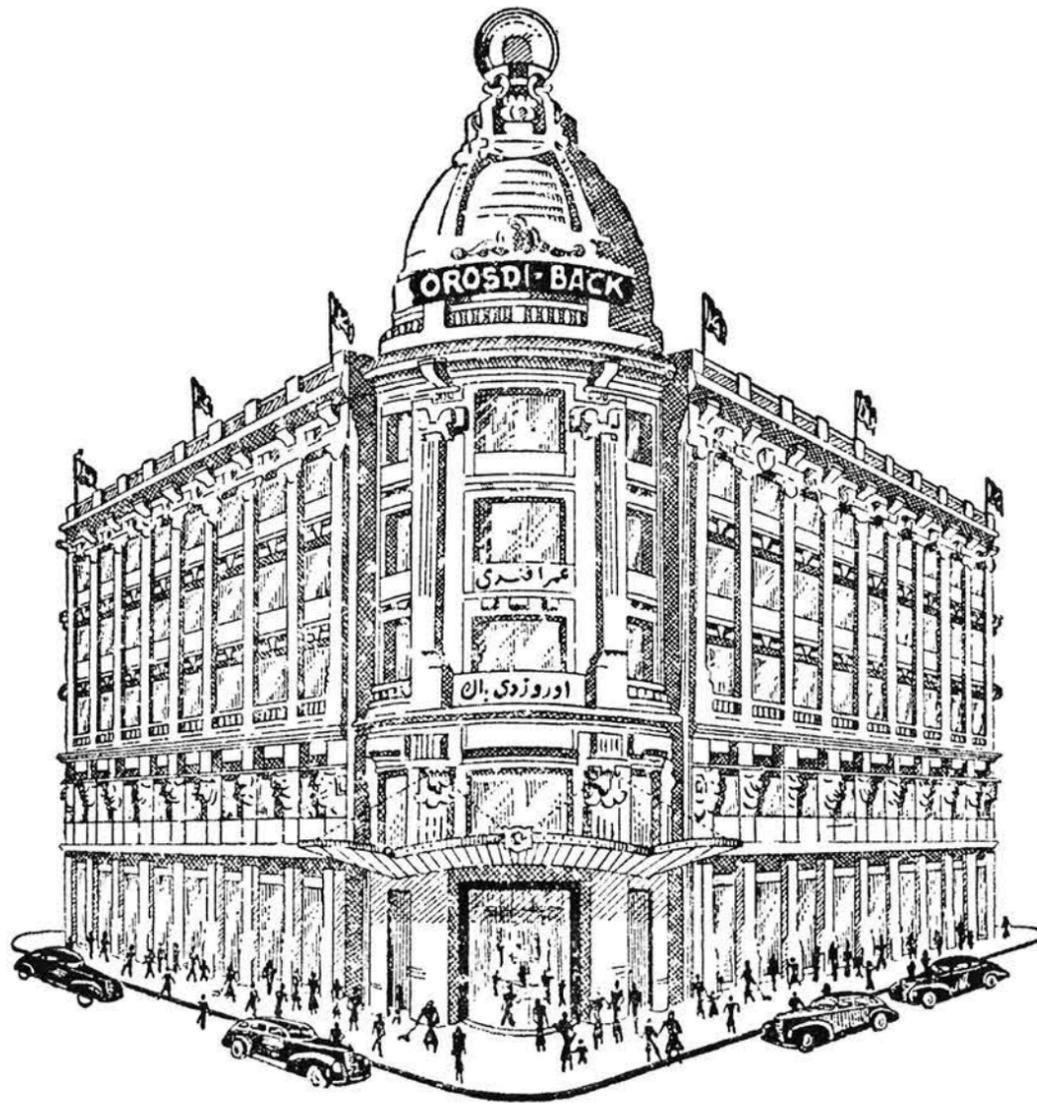
• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

NOUVEAUTÉS

DE PRINTEMPS

AUX
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne l'administration.

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.